

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

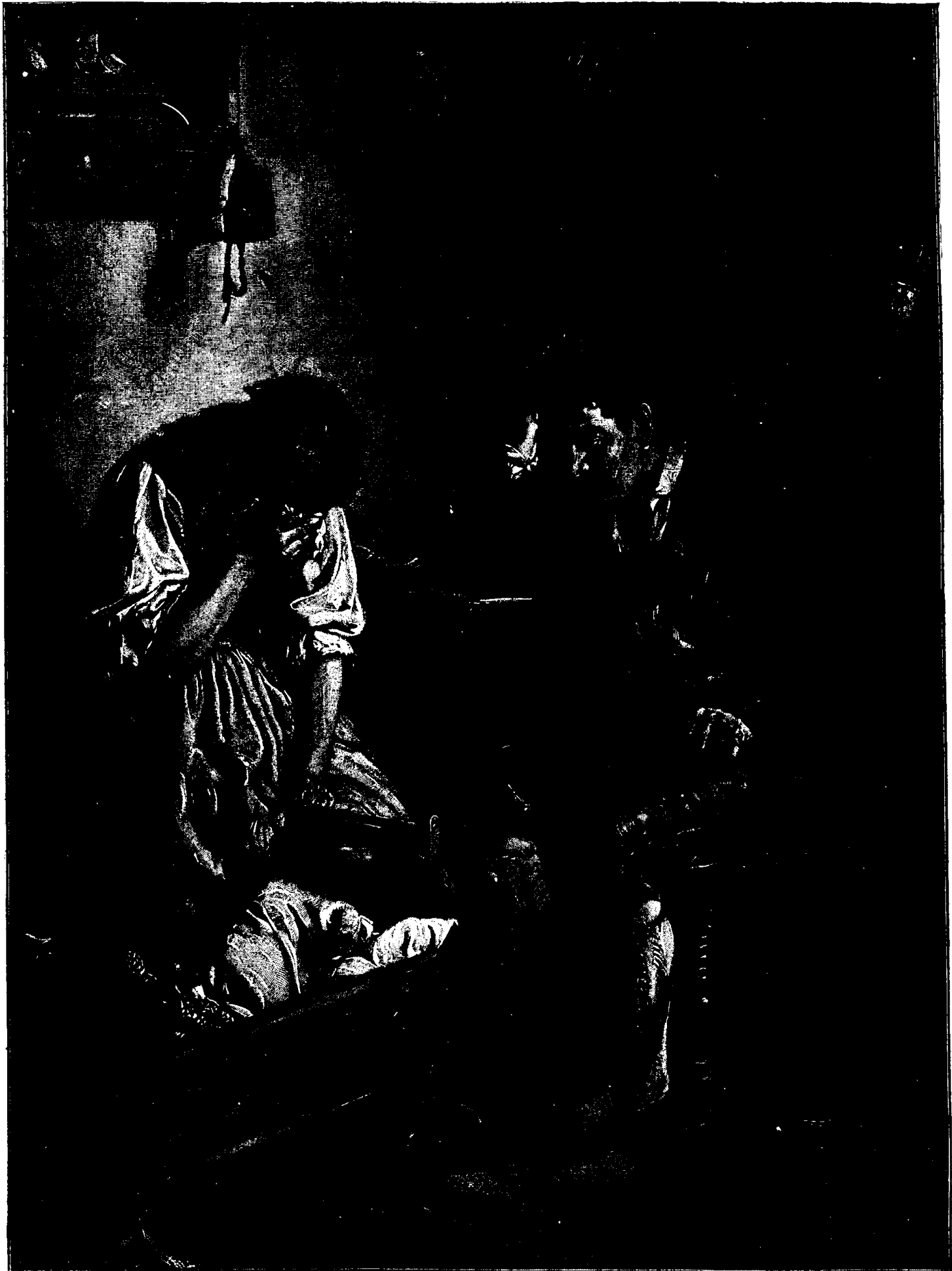
16^{ME} ANNÉE, No 803.—SAMEDI, 23 SEPTEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DEPART DE L'ANGE DU FOYER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 SEPTEMBRE 1899



SOMMAIRE

TEXTE—Zig-zag, par Firmin Picard — Chronique parisienne, par R. Brunet.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Wilfrid Laurier, par Chs. A. Gauvreau.—Sacrifice, par Laurette de Valmont.—Pages oubliées, par Xavier de Maistre.—Son Exc. Mgr Lorenzelli.—Philosophie féminine, par Sylvane de Kerhalvé.—Poésie : La chanson de l'écho, par Théodore Botrel.—Goethe et Napoléon, par A. Mézières.—Nos gravures.—Le départ de l'ange du foyer, par F. Picard.—Le pardon suprême, par Hugues Delorme.—M. Zotique Fabien, par Sylvio.—Curiosités.—Etymologie.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Jeux et amusements.—Devinette.

GRAVURES : Le départ de l'ange du foyer.—La Société de Colonisation de Montréal au lac Témis caninque : Réserve des Algonquins à la tête du lac ; Chute artificielle à Gordon Creek ; Bateau *Le Météore* ; Belvue House à Gordon Creek.—L'église St-Joseph saccagée par les anarchistes : Un coin de l'église ; Le maître autel.—Devinette —Illustration du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FEUILLETON CANADIEN

Un de nos collaborateurs, avantageusement connu déjà du public lecteur et amateur du beau, M. Régis Roy, d'Ottawa, nous a confié un superbe épisode historique canadien, que nous allons publier.

Le titre seul de l'ouvrage est une attraction, et est plein de promesses : c'est

Le Chevalier Henri de Tonzi

OU

MAIN-DE-FER

(Chronique de la découverte des bouches du Mississipi)

Nous osons croire que ce beau roman sera goûté de nos lecteurs qui, par leur empressement à le lire, encourageront un des leurs. D'autre part, nos abonnés des Etats Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux.

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication de cet intéressant feuilleton.

C'est dans les jours de peine, de douleur, et c'est surtout lorsqu'une clique de gredins salariés ose jeter l'injure à celle que l'on appelle sa mère, qu'un bon fils se redresse pour défendre celle qu'il doit aimer plus que tout au monde.

C'est en ces termes énergiques et en même temps émus que M. H. Beaugrand commence un article sur la triste affaire Dreyfus.

On ne peut nous accuser de chauvinisme ; nous pouvons différer d'opinion en certaines choses avec notre distingué confrère : absolument à notre aise sur cette question qui, après tout (nous parlons de l'affaire Dreyfus) ne concernait aucunement le Canada, ne devait trouver que de l'indifférence parmi le peuple canadien, nous adhérons complètement à tout ce que dit M. Beaugrand, nous nous permettons de le féliciter du bel article qu'il a publié.

Continuant cet article, il fustige en termes indignés ceux qui ont, à la faveur des dépêches d'origine plus que suspectes qu'on nous servait tous les jours, bafoué la France, avili l'armée, et nous ajouterons qui se sont permis d'attaquer la religion catholique comme coupable en cette affaire, quand, nous le répétons et nous le redirons sans crainte d'être démenti, les Papes seuls et les monarques vraiment religieux ont protégé les Juifs.

Il n'y a que les goujats qui laissent dire du mal de leur mère ou de leur patrie, sans élever la voix pour protester, et je ne veux pas qu'il soit dit que la presse franco-canadienne a manqué à ce devoir, devant l'avalanche d'injures, de calomnies, d'insolentes grossièretés que la presse étrangère, le Times de Londres en tête, a lancées à la figure de la France, notre mère-patrie.

Cela cingle !

Tout homme a deux patries : la sienne, et la France.

France ! que ce nom a de charme, comme il résonne doucement, agréablement à l'oreille !

M. Beaugrand prouve ensuite—ce qui n'est un secret que pour ceux qui ne veulent ou ne peuvent comprendre les grandes lignes de la politique étrangère qui emploie tous les moyens, même les plus immoraux, pour arriver à ses fins—il prouve que depuis le relèvement de la belle et noble armée de France, les aboyeurs à la solde des gouvernements qui ont peur de cette armée, n'ont cessé de bavarder sur l'armée, sur tout ce qu'il y a de grand, de beau en France.

Oh ! la discipline et l'honorabilité des détracteurs de la France ! Ils jappent sur les toits pour tâcher d'étouffer les aboiements de la meute des filous, des hypocrites et de la canaille qui opère dans la cuisine.

Afin de soulever les masses contre la France ; afin de persuader à tous les peuples, surtout à ceux qui ont quelque attache à la France, comme le Canada, "on insulte les officiers, les troupiers de l'armée française et l'on a malheureusement réussi à faire passer et à mettre dans la circulation des mensonges que tout cœur français (nous nous permettons d'ajouter : digne du nom de Français) sait souligner d'avance."

Vous rappelez-vous, chers lecteurs, ces tirades mielleuses, toutes récentes, au sujet des officiers du Conseil de guerre de Rennes ? Le président, le brave colonel Jouaust, montrait la plus grande impartialité, disaient les "aboyeurs" ; il n'hésitait pas à poser des questions, à élucider des dépositions ; il était si intègre, que l'aquittement de Dreyfus ne faisait pas de doute.

Aujourd'hui, c'est autre chose !

"On a traité d'imbéciles, de ramollis, d'ânes, de chacals, un tribunal d'officiers français tous sortis de

l'Ecole Polytechnique—des patriotes, des savants et des gentlemen vieilliss au service du pays."

Mais ce que nous savons très bien, et M. Beaugrand l'exprime avec feu, "ils ne voudraient pas salir leurs mains gantées de blanc, sur la face blafarde de ceux qui nous adressent ces insultes anonymes par voie télégraphique."

Cet article, ne fut-ce qu'à titre de protestation, et malheureusement de réparation parfois, devrait être reproduit par la presse canadienne-française de tout le Canada et des Etats-Unis.

M. Beaugrand ne touche pas à une question extrêmement grave : c'est celle des fonds souscrits dans tous les pays hors de France pour l'affaire Dreyfus, et pour l'agitation en France contre l'armée.

Si M. Beaugrand l'ignore, nous tenons à le prévenir que nous savons, de source absolument sûre, qu'à Montréal même il a été souscrit en certaine caste, des sommes spécialement destinées à fomenter ou à entretenir cette agitation pouvant compromettre le salut de la France, la sécurité de l'Europe et même du monde entier.

Nous pouvons prouver ce que nous venons d'avancer.

Et maintenant, apprenez, ô peuple !

Puisque, pour la seconde fois, Dreyfus est condamné, va-t-on nous laisser tranquilles avec cette affaire ?

Une réflexion s'impose cependant à tout esprit impartial : c'est qu'il vaut mieux se mêler chacun de ses affaires. Que les civils ne s'occupent pas des militaires : s'il se produit, dans une armée, des faits comme ceux dont parle M. Beaugrand et qu'il reproche avec infiniment de raison aux *traîneurs de sabre* prussiens, les gouvernements doivent être assez énergiques pour réprimer ces abus—si ces gouvernements, bien entendu, sont civilisés—.

* *

Nous sommes heureux de joindre nos hommages aux vœux et souhaits de longévité, de bonheur, qui ont été faits le 8, le 9 et le 11 de ce mois à Madame et à M. le docteur Jules-Edouard Prévost, de Saint-Jérôme.

Ces vénérables jubilaires ont vu défiler devant eux les foules accourues de toutes parts pour les acclamer : nous permettra-t-on de dire que ce qui a dû émouvoir délicieusement leurs grands et nobles cœurs, c'est la foule des pauvres venus durant ces fêtes ?

A celui qui en douterait, nous dirions : lisez cet extrait d'une page de Lusignan :

Coyteux est le fils aîné du Dr Jules-E. Prévost, de Saint-Jérôme, un vrai médecin, non seulement par la science, mais par l'humanité, Gallien doublé du Bon Samaritain, un médecin de campagne qui reçoit et lit toutes les publications spéciales du jour ; qui porte à ses malades pauvres, avec des médicaments, des vivres et des douceurs...

Quel plus bel éloge serait-il possible de faire du bon docteur ? Aussi comprenons-nous l'émotion qui a dû étreindre l'assistance lorsque lundi, le 11, avant la messe solennelle, le Révérend Père Eugène Prévost, fils du jubilaire, commença sa brillante allocution par ces paroles si vraies, si bien choisies : "Bienheureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies (Ps. C, XXVII, 2), car la crainte de Dieu est la gloire des vieillards (Eccl. XXV, 8) et leurs enfants sont leur couronne (Prov. XVII, 6)."

Il est impossible, en effet, de craindre—c'est-à-dire aimer—Dieu, sans aimer son prochain, les pauvres surtout.

Après la messe d'actions de grâce, le même R. P. Eugène Prévost donna à son père aimé, à sa mère chérie, à tous les fidèles présents, la Bénédiction apostolique que Sa Sainteté avait daigné accorder pour cette mémorable circonstance.

M. le docteur J.-E. Prévost a été particulièrement béni dans ses enfants. Des dix qui lui sont restés sur quinze qu'il a eus, plusieurs sont consacrés à Dieu ; ceux qui continuent leur voie dans le monde, font honneur à leurs vénérés parents. Voici les noms des enfants survivants, auxquels nous osons offrir toutes

nos félicitations de ce qu'ils montrent d'amour envers leurs parents, en même temps que nous les félicitons d'avoir eu le bonheur d'être élevés par ces gens de bien.

M. le Dr Coyteux Prévost, d'Ottawa ; Mlle Valentine, en religion sœur Marguerite de la Croix, des Sœurs Grises d'Ottawa ; le Révd P. Eugène, religieux du Très Saint-Sacrement, à Paris ; M. Oscar, qui demeure chez son père ; M. le Dr Henri, exerçant la médecine à Saint Jérôme ; M. le Dr Paul-Émile, de Montréal ; Mlle Berthe, Mlle Eugénie, M. J.-E. Prévost, notre sympathique confrère de l'*Avenir du Nord* dont il est le propriétaire ; et Mlle Léonie.

Des cadeaux, des télégrammes, des lettres de félicitation sont arrivés de tous les points, de toutes les classes de la société, jusqu'aux ministres.

De leur côté, les vénérables jubilaires n'ont pas voulu laisser passer ces jours de réjouissances sans les marquer d'une façon durable : à l'église, ils ont donné une lampe d'or, à leur pasteur une étole richement brodée.

Des adresses ont été lues aux deux époux par les paroissiens, par les citoyens de la ville, par M. le maire, etc.

Le temps est resté très beau durant les trois jours de fête : est-ce un heureux présage ?...

De nouveau, nous présentons nos plus respectueuses félicitations aux parents d'avoir de tels enfants, aux enfants d'avoir de si bons parents.



CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 29 août 1899.

L'honorable M. J.-E. Robidoux, ministre-secrétaire de la province de Québec, et Mme Robidoux ; l'honorable M. Horace Archambault, ministre procureur-général de la province de Québec, et Mme Archambault, sont repartis pour le Canada.

Ils ont reçu, à Paris, les plus grandes marques de sympathie et d'estime de la part du gouvernement français et d'une foule de personnalités très distinguées.

Leurs discours prononcés ici ont eu le meilleur effet.

À Londres, ils ont, dans le procès Demers, soutenu les intérêts de la province de Québec, et, à Paris, leur présence et leurs paroles auront un avantageux retentissement, à la veille de la grande Exposition qui se prépare.

Leur séjour en Europe a été de courte durée, mais nos ministres ont bien travaillé à la bonne réputation de notre pays.

* * *

Le Dr Arthur Bernier s'en retourne à Montréal, après deux ans d'études à Paris où il a suivi les cours du professeur Comby, sur les maladies des enfants.

Il a étudié, plus spécialement encore, les maladies internes, sous la direction des illustres maîtres : Potain, membre de l'Institut, et Roux, l'éminent successeur du grand Pasteur.

Le Dr Bernier s'est, assurément, distingué à Paris par un labeur opiniâtre et constant, qui le recommande, à nos compatriotes, d'une façon toute particulière.

Nous nous permettons de lui offrir nos souhaits les meilleurs.

* * *

L'impitoyable bûcheron qu'est la mort, vient d'abattre un majestueux vieillard. L'hon. Juge B.-A.-T. de Montigny n'est plus. *La Presse* de Montréal, qui vient d'arriver nous en annonce la triste nouvelle.

Le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ partage, plus que tout autre peut-être, la douleur de la très sympathique famille de M. de Montigny. Je garde, avec un soir respectueux et avec une fierté légitime, une

lettre que l'hon. Juge m'écrivit il y a près d'un an. — Car cette lettre refutait d'odieuses accusations lancées contre un homme qui n'a cherché depuis longtemps et qui ne cherche encore qu'à gagner sa vie honorablement et d'une façon utile pour son pays. Et comme la reconnaissance n'est pas bannie en ce monde, le nom du juge de Montigny brillera toujours sur l'autel d'un souvenir très pieux.

On l'appelait : le chevalier de Montigny. — Oui, chevalier ! il le fut en tout et partout.

C'était un apôtre : pour sa croyance il offrit sa vie ; soldat du pape, il fut vaillant ; et par la plume : patriotique écrivain, il fut un bon ouvrier de l'œuvre de la colonisation Française.

Il lègue de beaux exemples. Et jamais Juge n'eut plus haute idée et plus sincère observation de la justice que lui.

C'était un homme d'esprit au cœur bon qui fut toujours au service du Devoir.

De Paris, nous saluons le grand citoyen magnifique d'humilité splendide qui a écrit, dans son testament, cette phrase admirable :

"... Mais, j'ordonne impérieusement que mes funérailles soient des plus humbles et qu'on mette mon corps enseveli dans ma robe de tertiaire de Saint-François, en un linceul orné d'un crucifix et de mon képi de zouave..." Toute la beauté de sa sincérité et de sa croyance se manifeste encore là.

Son âme vaillante s'en est allée, par les vieux chemins de l'Éternité, vers le Maître dont il ne cessa d'être le serviteur fidèle et dévoué.

Homme de bien, permettez-moi de jeter une fleur de souvenir attendri sur ce que la mort emporte de vous !



A BATONS ROMPUS

Après les vacances, quand le soleil, surchauffé, semble être mort d'une attaque d'apoplexie que les premières fraîcheurs de septembre semblent vouloir faire revivre, il est rare que tout chroniqueur qui se respecte ne fasse part à ses lecteurs de ses impressions de voyage. La verdure émeraude des feuilles, le chant aérien des oiseaux, l'élanement des montagnes vers les nues, les vagues capricieusement échevelées d'une mer ressemblant à une blonde en peignoir, le murmure du ruisseau ou le bruit de la cascade rafraîchissant les fleurs sauvages qui parfument leurs eaux, la brise amoureuse caressant les amoureux perdus sous bois, le roucoulement de la tendre tourterelle ou le persiflage du merle moqueur se riant de tout ce qu'il voit et entend, tout cela a été tellement dit et ressassé, que je n'en souffrirai mot.

Je n'en dirai donc rien, quoique ayant vu tout cela dans mes souvenirs d'antan, et si j'en parle un tant soit petit brin, c'est afin de consoler ceux qui, comme moi, n'ont eu d'autres vacances que celles dont on jouit le matin en ouvrant la croisée de sa chambre pour contempler le grand livre de l'horizon qui ouvre ses pages au-dessus des misères, des chicanes et des luttes de la vie ; on y trouve des panoramas plus beaux que tous ceux décrits, et on y puise des consolations dont les plus heureux d'ici-bas ont souvent besoin.

* * *

Puisque je viens de parler de tristesses de la vie, je n'en sais de plus grande que celle qui passionne actuellement le monde entier.

Tout le monde en parle, tout le monde en rêve, tout le monde se déchire, tout le monde se bat, et bien peu connaissent ou apprécient le point vrai de cette triste affaire dans toute son horreur.

Ainsi, voilà une femme qui remue ciel et terre pour sauver son mari qu'elle croit innocent et qu'on accuse d'un crime infernal, et elle qui voudrait prouver que l'honneur de son mari et celui de ses enfants est

indemne, intact de tout soupçon, qu'apprend-elle en plein tribunal ?

Que lui, cet homme auquel elle sacrifierait tout, a violé même l'honneur de la famille.

Elle croyait cependant à son honneur de mari, comme elle croyait à son honneur de citoyen et de soldat.

Mais non, la malheureuse femme, devant certaines lettres, a vu qu'elle s'était trompée, qu'on l'avait trahie, et elle a le droit de penser et de dire aujourd'hui, — l'opinion publique avec elle — que celui qui trahit son foyer, peut trahir aussi son pays...

* * *

Comment ! voilà un accusé qui, en dernier lieu, avoue — et c'est son seul et premier aveu, car il a été pris *flagrante delicto* — il avoue, dis-je, avoir emporté chez lui des documents que la discipline et la sûreté de son pays lui défendent d'emporter, — il est vrai que c'est pour les étudier, ou pour les copier plus sûrement — et vous avez foi en l'honneur de cet homme là ?... Devant cette seule preuve, car cela suffit en loi martiale, un empereur de Russie ou d'Allemagne l'aurait fait fusiller sur le champ.

Du reste, un militaire pas plus que la femme de César, ne doit même être soupçonné...

* * *

Où en serions-nous, grands dieux ! si chaque militaire pouvait se conduire à sa façon, comme le fait certaine presse francophobe et anti-patriotique ! Mais ce serait la cour du roi Pétaud !

En effet, certains journaux se sont conduits d'une manière ignoble à l'égard de la France, de son gouvernement et des juges du tribunal de Rennes. Seuls, les braves gens, les honnêtes citoyens, ceux qui ont le sens moral du droit et de la justice, ceux-là ont accepté la décision des juges, car, comme le disait le général Pourcet à Bazaine, qui essayait de se défendre en lui disant :

— L'empereur n'était plus là !

— La France y était ! répondit Pourcet.

* * *

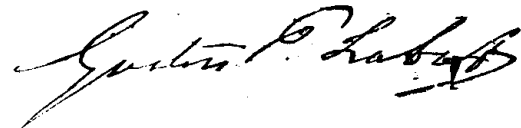
Or, dans cette triste affaire, toute la France y est... Sa vie entière, son armée, ses citoyens, ses femmes, ses enfants, son Dieu, sa République, oh ! oui, surtout sa République. Et voilà pourquoi, ceux qui jugent et blâment la France par la parole ou le journalisme, sont aveugles ou de mauvaise foi.

Parmi ceux-là, se trouve malheureusement un journaliste, un Français qui n'a de français que le nom, probablement devenu Juif, qui vomit dans une feuille nouvelle toute la bave de ses prétentions déçues et de son cerveau malade.

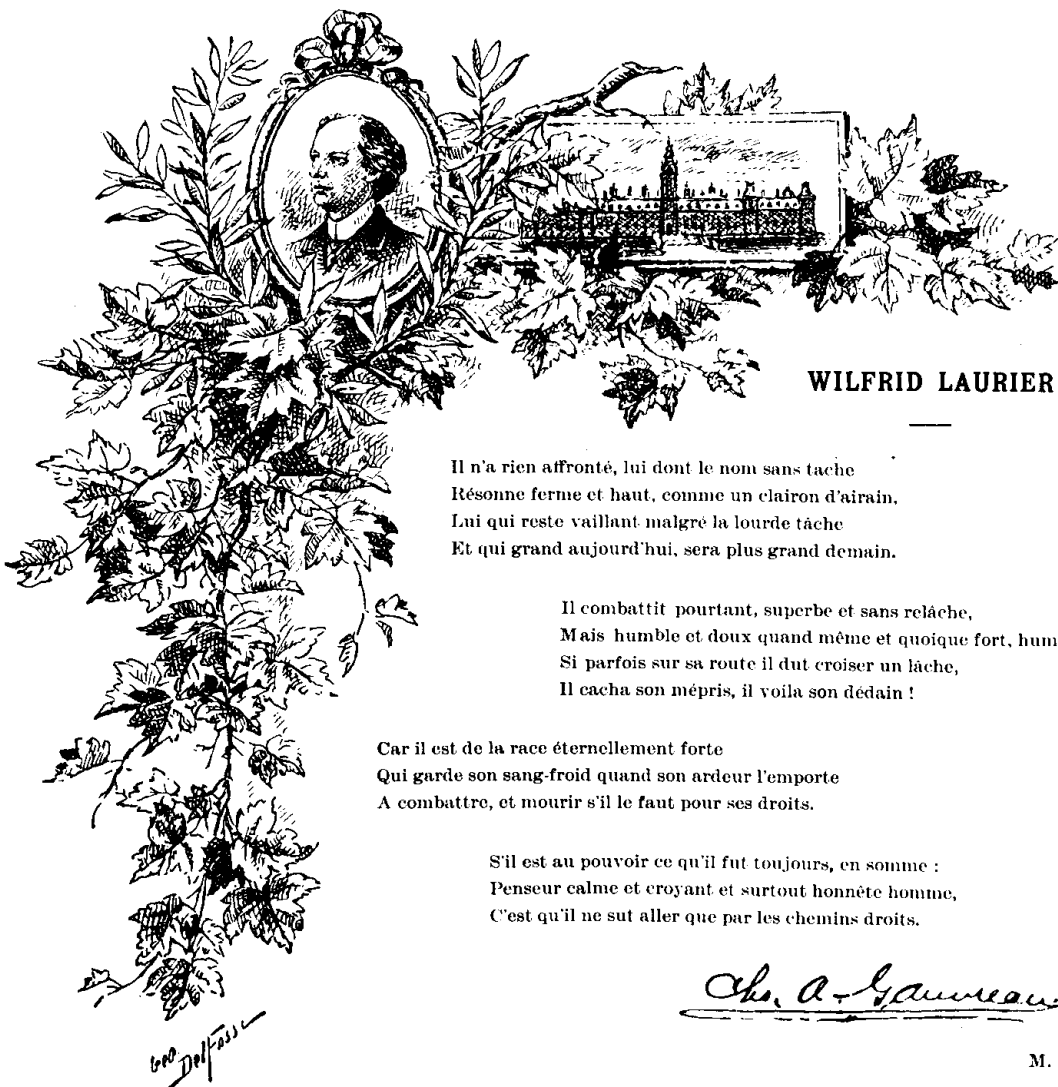
Aussi, est-ce avec admiration que le public bien pensant applaudit de tout cœur à l'attitude noble et digne de *La Presse* et de *La Patrie* à l'égard de la France.

* * *

Courage donc, ô France ! Ne crains rien, ni tes ennemis du dehors ni ceux du dedans, car tu es le cœur, l'âme, le cerveau de l'Europe. Laisse-toi vilipender et souffleter : car ton apothéose sera l'Exposition de 1900, devant laquelle toutes les puissances viendront t'applaudir.



Dieu, qui est éternel, a fait les choses créées avec le temps ; il dispose les saisons de telle sorte que tout semble marcher lentement. Quelque rapide que soit la marche du soleil, du levant au couchant, on ne le voit pour ainsi dire pas avancer. C'est dans le temps que l'incarnation s'est accomplie. Il faut donc du temps, mais il ne faut pas le perdre, car le temps est court. — P. D'ALZON.



WILFRID LAURIER

Il n'a rien affronté, lui dont le nom sans tache
Résonne ferme et haut, comme un clairon d'airain.
Lui qui reste vaillant malgré la lourde tâche
Et qui grand aujourd'hui, sera plus grand demain.

Il combattit pourtant, superbe et sans relâche,
Mais humble et doux quand même et quoique fort, humain
Si parfois sur sa route il dut croiser un lâche,
Il cacha son mépris, il voila son dédain !

Car il est de la race éternellement forte
Qui garde son sang-froid quand son ardeur l'emporte
A combattre, et mourir s'il le faut pour ses droits.

S'il est au pouvoir ce qu'il fut toujours, en somme :
Penseur calme et croyant et surtout honnête homme,
C'est qu'il ne sut aller que par les chemins droits.

Ch. A. Gauthier

M. P.

SACRIFICE

A toi, ma mère.

fleurs que Christian fixait dans les cheveux d'or de Marietta !

La vie était bien monotone au manoir d'Embrun. Depuis plusieurs années, la châtelaine et sa fille, Marietta, y vivaient seules, avec de vieux domestiques qui avaient passé là tous les jours de leur existence.

Comme à l'été l'on voit les épis d'or tomber sous la faux du moissonneur ; comme au printemps l'on voit les fleurs se faner et mûrir, quand sur leur tête fleurie s'abat la brise froide du soir, ainsi Mme de Clary avait vu, l'un après l'autre, ses enfants disparaître, fauchés par le cruel mal de la phtisie et glanés en pleine floraison au printemps de la vie, à vingt ans !

Il ne lui restait plus au monde que Marietta, et aussi de quel amour Mme de Clary ne l'entourait-elle pas, de quels soins jaloux ne la comblait-elle pas !... A cinquante ans, elle se sentait heureuse d'avoir encore quelqu'un à chérir ; malgré toutes les fleurs de deuil et de sacrifice dont son cœur était jonché, elle savourait encore le parfum de cet amour qu'elle donnait à Marietta, et que Marietta lui rendait si bien.

Lorsque tous ceux que nous aimons nous fuient et disparaissent, oh ! comme notre cœur se rattache bien plus étroitement à ceux qui nous restent, et comme nous craignons qu'à leur tour, ils ne nous abandonnent !

Tous les ans, quand la chaude saison revenait, aux derniers jours de juin, le manoir semblait prendre un air de fête ; les vieux domestiques semblaient plus gais, Mme de Clary et Marietta semblaient plus heureuses. Un jeune neveu de la châtelaine, Christian de Polignac, venait, tous les ans, passer au manoir ses jours de loisir et de repos.

Quand ils étaient jeunes enfants, Christian et Marietta, que de fois ils avaient folâtré dans les grands champs du manoir, combien souvent ensemble ils avaient captivé les blancs papillons, dans le calice des fleurs, et au bord du ruisseau qui serpentait en un long ruban d'argent, comme ils avaient cueilli des

On était aux derniers jours de juin. C'était l'été, c'était le mois des roses ; le soleil versait par flots sa chaleur et sa lumière. Au manoir, dans la longue avenue, les oiseaux gazouillaient ; la châtelaine et sa fille attendaient Christian. Marietta, appuyée sur la haie d'aubépines fixait la route poussiéreuse, et cherchait là-bas, celui qu'elles attendaient. Enfin, un point noir s'était dessiné loin, bien loin, à travers la poussière du chemin, puis, s'était rapproché, et maintenant, le landau s'arrêtait à l'avenue des grands ormes. Marietta et sa mère s'étaient élancées au-devant de Christian—car c'était bien lui. Il mettait au front de la châtelaine un baiser plein de tendresse et de gratitude, puis embrassait amicalement la belle Marietta.

Tous les ans, Christian de Polignac avait revu Marietta, mais jamais il ne l'avait vue aussi belle que ce jour-là. Maintenant, elle avait vingt ans ; sa longue chevelure blonde était relevée en masse soyeuse ; une gerbe de roses blanches retenait à sa taille le négligé de soie bleu, dont les plis retombaient jusque sur son pied mignon. La pâleur de ses joues peu à peu s'était effacée, et deux petites couleurs roses se dessinaient sur son teint de lis.

Et pendant que Christian rêvait de la beauté de sa cousine, Marietta songeait que son cousin n'avait jamais été aussi beau que ce jour-là. Comme son regard était profond, comme ses beaux yeux bleus étaient rêveurs, et comme son sourire était plein d'affectueuse bonté !

Parfois, dans la vie, il suffit d'un moment pour faire épanouir l'amour ; tandis qu'il faut parfois bien des années pour le faire mourir !

Lé lendemain, Christian avait retrouvé Marietta toujours belle, toujours bonne ; elle l'avait comblé de soins affectueux, lui faisant oublier tous les ennuis des jours passés. Comme il s'était senti heureux de vivre au manoir entre Mme de Clary et Marietta !

Le temps, qui pèse sur nos douleurs, semble voler sur nos joies, et depuis deux mois que Christian vivait au manoir, il avait goûté tant de bonheur qu'il lui semblait que l'heure du départ ne devait jamais sonner. Et pourtant, septembre approchait : ce serait bientôt le moment de partir. Comme l'adieu serait cruel, et comme dans son cœur il sentait déjà tout l'abandon des jours à venir, toute la froideur de l'isolement ! Marietta occupait une si large part dans sa vie, qu'il serait triste de la quitter, qu'il lui serait pénible de ne plus la revoir !

Avec elle, il avait voulu retrouver les sentiers qu'ensemble ils avaient parcourus autrefois ; le pont jeté sur la cascade du petit ruisseau, aux bouillons blancs d'écume qui venaient se briser sur la rive, et là, tous deux, ils avaient parlé de leurs souvenirs, et, doucement, comme un chant d'oiseau, Christian avait avoué son amour. Elle n'avait rien dit, mais jamais son regard n'avait été plus éloquent, plus profond !... Oh ! ces âmes douces et délicates, comme les pâles fleurs d'automne, quand elles osent aimer, comme elles se donnent tout entières ! Et leur dévouement est le sublime langage de leur cœur !...

L'heure de l'adieu pouvait sonner, leur cœur pouvait l'entendre ; l'absence ne devait faire pâlir ni leur amour, ni leur fidélité.

Le jour du départ fut bientôt arrivé. A l'avenue des grands ormes, près de la haie d'aubépines, Marietta était là, comme au jour du retour.

Ah ! qu'elle était triste : le manoir serait si monotone quand il ne serait plus là !

Christian embrassait une dernière fois la châtelaine, et déposait ensuite sur les lèvres de Marietta le baiser de l'au revoir.

Il était parti. Sur le chemin, il ne restait plus rien de lui, et Marietta était toujours là, immobile, rêveuse !

—T'ennuierais-tu déjà ? murmura Mme de Clary.

—Oh ! Non, mère, balbutia Marietta en souriant, je regardais les nuages !...

Mme de Clary et Marietta passaient bien seules les longs mois de la froide saison.

Que c'est monotone, l'hiver ! Pas une fleur ! Pas un chant d'oiseau ! Toujours la neige et le givre ! Les vastes champs du manoir n'offraient plus que leur immense linceul de glace, et les arbres dépouillés avaient revêtu leurs branches d'une dentelle de frimas.

Tous les soirs, Mme de Clary s'asseyait près du foyer, et là, Marietta lisait pour la châtelaine, dont la vue s'était bien affaiblie durant les mois d'automne.

L'hiver avait été bien triste au manoir !

Maintenant, on était aux premiers jours de juin. Dans les vergers, les pommiers neigeaient leurs petites fleurs blanches, et sur le vert gazon, l'on eût dit les flocons étoilés d'un frimas de décembre.

C'était un de ces beaux matins d'été, où le soleil brille dans un ciel pur et sans nuages. Marietta rentrait au manoir en modulant une mélodie, les bras chargés de fleurs, qu'elle fixait en gerbes multicolores. Elle atteignait le foyer, quand elle aperçut sur le divan, Mme de Clary, immobile, pâle, les mains jointes sur les yeux. La masse de fleurs tomba de ses mains, et craintive, dans un élan d'amour et de tendresse, Marietta glissa aux genoux de la châtelaine, en s'écriant :

—Mère, mère, qu'as-tu donc ?

A cet appel désespéré, Mme de Clary avait baissé ses mains ; l'évanouissement était fini ; mais hélas !... les yeux étaient fixes et ne voyaient plus !... La châtelaine passait ses doigts glacés sur le front de Marietta, puis y mettait un long baiser.

D'une voix pleine d'angoisse, elle murmurait :

—Oh ! Marietta, je ne te reverrai jamais !

Deux jours plus tard, arrivait au manoir Christian de Polignac. Il avait appris le terrible coup qui frappait Mme de Clary et Marietta ; il savait que les médecins les plus habiles avaient été appelés et que tous s'en étaient retournés sans laisser le moindre espoir.

Le jeune neveu ne pouvait rester longtemps au ma-

noir d'Embrun, et quand Marietta sut qu'il allait partir, elle sentit s'ouvrir en son cœur une plaie large et profonde, une blessure qui ne devait jamais se cicatriser. Au jour du départ, pleine de courage et de sacrifice, elle dit à Christian :

—Je vous rends vos promesses, donnez-moi les miennes ; revenez au manoir, où je penserai toujours à vous... mais ne m'aimez plus !...

Quand Christian eut disparu, Marietta pleura toutes les larmes de son cœur.

Ah ! qu'il faut de l'héroïsme pour dire à l'amour : "Je te préfère le sacrifice !" Qu'il faut de dévouement pour dire à son cœur : "Je t'écrase et je te broie pour toujours !"

Avez-vous vu, par les chaudes journées d'été, un jeune enfant qui croit surprendre, dans les fleurs embaumées, le papillon voltigeant ? Il pense tenir l'insecte, sa figure s'illumine d'un sourire, il ouvre ses petits doigts : il n'y a plus que la poussière dorée ravie aux ailes du papillon ! Et là-bas, le fugitif tourne et vole dans le calice des fleurs.

Marietta pensait tenir le bonheur ; elle l'avait vu, radieux, venir à elle ; elle en avait pressenti les délices et les extases, et quand elle croyait le saisir et le fixer, il avait fui !

Dans son cœur, Marietta n'avait plus trouvé que l'illusion du bonheur... la poussière d'or dérobée aux ailes du fugitif !

* * *

Un an plus tard, Marietta jetait sur les genoux de Mme de Clary une gerbe de fleurs, et la châtelaine demandait :

—Christian ne revient pas au manoir ? Ne l'aimais-tu pas, Marietta ?

—Il était si gentil... Mère, je t'aime bien mieux, toi !

Marietta se penchait vers la châtelaine, déposait un long baiser sur ses yeux, éternellement endormis, pendant que deux larmes roulaient dans le calice des fleurs, tout humides encore des pleurs de la rosée !

Lourette de Valmont

PAGES OUBLÉES

La ville de Chambéry vient d'élever un monument à Xavier et Joseph de Maistre. Voici quelques pages empruntées à l'œuvre des deux célèbres écrivains :

LE BOURREAU

Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré, à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui, qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège ; il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il

lève le bras : alors, il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui. Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est aimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes et il n'en a point.

Et, cependant, toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même, l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles ; car *Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.*

JOSEPH DE MAISTRE

LA ROSE

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de Hautcastel. Elle la prit, —la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. Mais comment aurait-elle fait attention à moi ? Elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce, amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. Je me résignai : je tenais humblement des épingles, toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, et, si j'avancais la main, elle les prenait de ma main, —indifféremment ; —et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et sa physiologie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je ? nous faisons, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

—Vous en allez-vous ? me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil.

Je ne répondis rien ; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie.

—Ne voyez-vous pas, disait-elle à sa femme de chambre, après un moment de silence, ne voyez-vous pas que ce *caraco* est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il faut y faire une basque avec des épingles ?

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne vous dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis pas

que Mme de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un,) de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser et sans le recommander à personne.

XAVIER DE MAISTRE.

S. EXC. MGR LORENZELLI

S. Exc. Mgr Lorenzelli, le nouveau nonce apostolique à Paris, dont nous publions le portrait, est né le 11 mai 1853, à Bardi, dans le diocèse de Bologne. S. Exc. Mgr Lorenzelli passa par le séminaire romain, puis devint, très jeune, professeur de philosophie au



collège romain où il publia un traité remarquable suivant saint Thomas et Aristote. Nommé, il y a six ans, internonce en Hollande, il parvint à faire créer une chaire de philosophie catholique à l'Université protestante d'Amsterdam. Depuis décembre 1896, il occupait la nonciature de Munich, poste dont on connaît l'importance et où il a déployé des qualités diplomatiques de tout premier ordre.

PHILOSOPHIE FÉMININE

I

Le mariage ; un échange de procédés variés.

II

L'éducation : l'art d'enjoliver ses défauts.

III

Le bonheur : un acte de volonté ; parfois, de résignation.

IV

Le sens commun... combien rare !

V

Etre terre à terre : une mouche dont on a arraché les ailes.

VI

L'esprit, c'est la parole illuminant la pensée.

VII

Savoir-vivre : tirer de tout le meilleur parti.

VIII

Vieillir : voir clair en soi et chez les autres.

IX

L'éloquence : hypnotisme.

X

La bonté : une rose d'arrière-saison poussée parmi des ronces.

XI

Souffrir aide à mourir.

XII

Jouir, dernière lubie des cœurs blasés.

SYLVANE DE KERHALVÉ

LA CHANSON DE L'ÉCHO

Rôlant triste et solitaire,
Dans la forêt du mystère
J'ai crié, le cœur très las :
" La vie est triste ici-bas ! "
L'écho m'a répondu : BAH !

Puis, d'une voix si touchante :
" Echo ! la vie est méchante ! "
L'écho m'a répondu : CHANTE !

" Echo ! écho des grands bois !
" Lourde, trop lourde est ma croix ! "
L'écho m'a répondu : CROIS !

" La haine en moi va germer
" Dois-je rire ou blasphémer ? "
Et l'écho m'a dit : AIMER !

Comme l'écho des grands bois
Me conseilla de le faire,
J'aime, je chante et je crois.
... Et suis heureux sur terre !

THÉODORE BOTREL.

GÖETHE ET NAPOLEON

Toute l'Allemagne se dispose à organiser des fêtes solennelles en l'honneur de Goethe. Il peut être intéressant de rechercher à ce propos quels furent les sentiments du grand écrivain à l'égard de la France.

Nous trouvons ce renseignement dans le très beau livre de M. Mézières sur *W. Goethe. Les œuvres expliquées par la vie.*

Les Allemands, qui nous reprochent volontiers notre fétichisme pour Napoléon, ne devraient point oublier qu'il n'a trouvé nulle part de plus grands admirateurs qu'en Allemagne. Que de vieux soldats nés sur les bords du Rhin avaient suivi avec enthousiasme le drapeau français ! Que de princes allemands faisaient assaut de servilité et d'adulation auprès de leur vainqueur !

L'admiration de Goethe pour Napoléon était plus réfléchie que celle des gens du peuple, plus désintéressée que celle des souverains, quoiqu'il y mêlât quelques motifs personnels. Il savait gré, par exemple, à l'empereur d'avoir dompté la Révolution ; il le considérait même comme le seul prince qui fût en mesure d'opposer une digue au torrent révolutionnaire. Il aimait par conséquent en Napoléon le défenseur de son propre repos, l'homme qui lui assurait des loisirs tranquilles, sous un gouvernement fort, à l'abri des surprises de l'émeute parisienne. D'ailleurs, Napoléon était, à ses yeux, le plus grand esprit du siècle, un génie sans égal, par cela même sacré et digne de tous les respects. Cette supériorité de la puissance intellectuelle que Goethe respectait en lui-même comme une sorte de religion, il l'admirait aussi et l'honorait chez les autres. Il en était d'autant plus frappé chez l'empereur, que l'empereur lui avait témoigné personnellement plus d'estime et d'égards. Il resta toute sa vie sous le charme de l'entrevue d'Erfurt. En 1808, Napoléon, l'ayant fait venir, avait déployé pour le séduire toutes les grâces et toute la coquetterie d'un esprit plein de ressources. Goethe se rappelait toujours que l'empereur l'avait retenu pendant une heure, à une époque où les souverains de l'Allemagne sollicitaient comme une faveur quelques minutes d'audience. Tous les détails de cette entrevue s'étaient gravés dans la mémoire du poète. Napoléon, qui en Egypte emportait *Werther* dans ses bagages, en avait parlé en homme que le connaissait à fond, et s'était vanté de l'avoir lu sept fois. Quoi de plus aimable pour l'auteur de *Werther* ? Napoléon avait engagé Goethe à traiter au théâtre le sujet tout impérial de la mort de César ; Napoléon l'avait invité à se rendre à Paris afin de voir le monde plus en grand ; Napoléon lui avait dit : " Vous êtes un homme ; " Napoléon lui avait remis la croix de la Légion d'honneur, si rare alors et si recherchée dans toute l'Europe, même par les souverains.

Goethe rapporta de cette entrevue un sentiment de reconnaissance et d'admiration qu'il communiqua à

son entourage. A partir de ce moment, sa femme et son fils partagèrent avec lui le culte du grand homme. Quelques passages des œuvres de Goethe nous apprennent comment la pensée de la paix du monde était liée au maintien de la puissance de Napoléon, auquel d'autres attribuaient au contraire le don fatal de la troubler sans cesse. L'empereur était à ses yeux le seul souverain qui pût faire cesser la division séculaire des différents Etats de l'Europe, imposer à chaque prince sa volonté et obtenir de chacun d'eux le respect du droit de ses voisins. Il se formerait ainsi, pensait le poète, une grande confédération européenne sous le protectorat de Napoléon. Quand le maître aurait réglé le sort de chaque Etat, fixé les frontières respectives des royaumes et des principautés, qui oserait lui désobéir, qui oserait pour un intérêt particulier troubler l'harmonie générale et affronter le ressentiment d'un ennemi si redoutable ? La paix serait dès lors assurée, car il ne serait plus au pouvoir de personne de faire la guerre.

Goethe exprima ouvertement cette espérance dans une pièce de vers qu'il adressait, en 1812, à l'impératrice Marie-Louise, pendant leur séjour commun à Carlsbad. Pour garantir la durée d'un si heureux état de choses, il ne manquait à l'empereur qu'un héritier. Le roi de Rome vient de naître ; désormais, il n'y a plus à craindre pour la tranquillité du monde.

" Ensemble, dit le poète à Marie-Louise, ils jouiront du bonheur de fermer d'une main douce le temple de Janus. L'impératrice, son enfant dans les bras, assurera la paix."

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que la campagne de Russie démentait cet optimisme. La désastreuse retraite de Napoléon ne modifia point les idées de Goethe. Il restait fidèle à son héros, convaincu de sa supériorité sur la coalition et attendant pour lui un retour de la fortune. Le jour même de la bataille de Leipzig, il écrivait en vers l'épilogue du *Comte d'Essex*, où perce le sentiment d'une admiration persévérante pour l'empereur. Sa femme, ayant témoigné quelque inquiétude en voyant tomber de son socle le buste de Napoléon, il la rassura et lui fit observer que le visage du héros était demeuré intact, que l'accident se bornait à quelques dégâts extérieurs. Il affirmait sa foi dans le succès de l'empire, à l'heure où l'empire succombait.

Son culte pour l'empereur survécut du reste à tous les désastres, à la bataille de Leipzig, aux événements de 1814, à Waterloo. Il semble même qu'il ait regretté quelquefois la victoire de la Prusse :

" Nous avons cru à la fin nous-mêmes, écrivait-il au ministre de Voigt, que Napoléon était un grand homme auquel cela valait la peine d'être soumis."

Les conversations de Goethe, recueillies par Eckermann, renferment de nombreux témoignages de l'admiration que le poète conserva jusqu'à la fin pour son héros favori. Un jour, Eckermann, qui venait de rencontrer Wellington dans un hôtel de Weimar, exprimait le regret de n'avoir pas vu Napoléon :

—Où, répondit Goethe, cela aussi méritait d'être vu, cet abrégé du monde !

—Il avait grand air, n'est-ce pas ? reprit Eckermann.

—Il était lui, dit Goethe, et on le regardait parce que c'était lui, voilà tout !

" Napoléon, disait-il une autre fois, c'était là un homme ! toujours lumineux, toujours clair, toujours décidé, possédant à toute heure assez d'énergie pour mettre à exécution ce qu'il avait reconnu comme avantageux et nécessaire. Sa vie fut celle d'un demi-dieu qui marchait de bataille en bataille et de victoire en victoire. On peut dire que pour lui la lumière qui illumine l'esprit ne s'est pas éteinte un instant ; voilà pourquoi sa destinée a eu cette splendeur que le monde n'avait pas vue avant lui, et qu'il ne reverra peut-être pas après lui. Quand on a dit de Napoléon, ajoutait-il, que c'était un homme de granit, le mot était juste, surtout de son corps. Que n'a-t-il pas exigé et pu exiger de lui ! Depuis les sables brûlants des déserts de Syrie jusqu'aux plaines de neige de Moscou, quelle infinité de marches, de batailles, de bivouacs nocturnes, n'apercevons-nous pas ! que de fatigues, que de privations corporelles n'a-t-il pas dû

endurer ! peu de sommeil, peu de nourriture, et, de plus, toujours en activité d'esprit ! Quand on pèse tout ce que celui-là a fait et enduré, il semble qu'à quarante ans il devait être usé jusqu'au dernier atome, mais pas du tout ; à cet âge, on le voyait s'avancer encore toujours héros parfait."

Un jour où le fils de Goethe exprimait le désir de voir tous les exploits de Napoléon représentés par une série de tableaux :

" Ces exploits sont trop grands, répondit le poète ; ils feraient pâlir la peinture."

A. MÉZIÈRES,
de l'Académie française.

NOS GRAVURES

Dans notre numéro 800, du 2 de ce mois, nous avons parlé de l'attentat commis à Paris, le 20 août dernier, contre l'église Saint-Joseph plus particulièrement, par vingt mille anarchistes. Nous reproduisons, aujourd'hui, deux gravures donnant une idée de la désolation du lieu saint, ainsi que quelques renseignements supplémentaires.

En brandissant les lances de fonte de la grille, le couteau ou le revolver à la main, les envahisseurs se ruent dans la nef latérale de droite : le premier autel qui se présente à eux est l'autel du Purgatoire, ils abattent les statues de plâtre qui le décorent, brisent les chandeliers, les vases, tout ce qui leur tombe sous la main ; plus loin, un confessionnal est à demi renversé et les barreaux de bois en sont brisés ; les envahisseurs se ruent dans l'autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs où ils brisent en mille pièces la statue de la Vierge, dont les débris jonchent le sol.

Pendant, ce temps à droite et à gauche du porche central de l'entrée, deux solides bénitiers en pierre massive sont jetés à terre et brisés en quatre ou cinq morceaux, tandis que la chaire du donneur d'eau bénite est jetée à terre et à demi défoncée. A l'extrémité du transept de gauche, l'autel privilégié, consacré à saint Joseph, n'est pas plus épargné, des chaises sont lancées à toute volée dans les statues qui se brisent et dont les éclats tombent à terre.

De part et d'autre du maître autel deux gigantesques chandeliers de bronze doré sont jetés à terre, tordus, brisés : l'un d'eux est soulevé et à demi jeté par-dessus la barrière qui sépare le chœur de la chapelle de la Vierge ; sur l'autel lui-même le tabernacle est arraché de la table et jeté à terre, il tombe à plat sur les dalles du chœur, le hasard veut que le ciboire se renverse complètement et cache les hosties qu'il renferme à la vue des profanateurs qui s'empare du couvercle en or qui les recouvrait.

Pendant ce temps, d'ailleurs, d'autres envahisseurs se sont attaqués aux troncs de la nef latérale de gauche, dont quatre ont été défoncés et pillés.

Mais le sac de l'église dure depuis près de dix minutes ; les envahisseurs se lassent de crier sous les voûtes sonores, au milieu du sol jonché de débris de toutes sortes ; de l'un à l'autre ils se passent tous les objets de bois qui leur tombent sous la main, les chaises, les prie-Dieu, les bancs, un Christ de bois qu'ils ont trouvé dans une chapelle, ils en font un tas sur le pavé au milieu de la place, devant l'église, ils y mettent le feu et, en chantant la *Carmagnole*, dansent une sarabande folle autour du brasier, qu'ils alimentent de nouveaux débris arrachés à l'église pillée.

La police arrivée trop tard n'a pu arrêter qu'une trentaine de ces bandits, presque tous des jeunes gens de seize à vingt ans.

Les meneurs avaient pris la fuite.

Nos lecteurs admireront les superbes points de vue qu'offre le lac Témiscamingue. La semaine dernière, nous donnions des paysages du bas du fleuve Saint-Laurent ; en ce numéro, c'est du Nord de la belle province de Québec que nous donnons des vues : il faut avouer que le Canada tout entier, que chaque province en particulier, mais surtout notre Québec, sont admirables !

LE DEPART DE L'ANGE DU FOYER

(Voir gravure)

C'était en ce noble pays de nos ancêtres, l'Acadie. L'ignoble attentat de la Grand-Prée, en septembre 1755, se préparait dans l'ombre, ainsi que se prépare un complot contre un bon et pieux monarque. Les hordes barbares de Winslow couvraient une immense étendue, avec Port-Royal comme point d'appui et de ravitaillement.

Dans une chaumière non loin de la Grand-Prée, un jeune ménage avait cru atteindre le bonheur : Joseph Hébert avait trouvé, en Louise-Marie Leblanc, une épouse vaillante, bonne et douce aux malheureux, comme lui-même était plein de compassion pour ceux qui souffraient.

Leurs champs leur donnaient amplement de quoi vivre ; deux beaux bœufs roux traînaient docilement la charrue, ou la charrette du marché, tandis que quatre bonnes vaches de cette ancienne race de petites vaches canadiennes qui tendent à disparaître, paissaient tranquillement dans un pré intelligemment divisé, planté de gros arbres prêtant leur ombre salubre durant les grandes chaleurs de l'été.

Un gracieux petit enfant, rose et joufflu, était venu égayer ce paisible intérieur : n'est-ce pas, que le Bon Dieu voulait rendre leur bonheur complet ?...

Et un jour, jour de malheur, jour de malédiction ! tandis que Joseph surveillait ses moissons dorées dont les javelles épaisses jonchaient les sillons, deux habits rouges, pénétrant en sa demeure où Louise-Marie venait de faire joindre les menottes à son ange bien-aimé ; ces deux lâches avinés, après avoir proféré mille menaces plus terribles les unes que les autres, se précipitèrent sur la pauvre jeune femme sans défense. L'un d'eux prit le joli petit enfant, et lui fracassa la tête sur les dalles de la cuisine !...

Notre gravure achève ce récit que notre plume est impuissante à terminer...

Dites si, après avoir lu tout ce que nos ancêtres si courageux, si chrétiens, et malgré tout si noblement soumis à la despotique autorité des lâches gouverneurs d'Acadie, dites si vous ne ressentez rien en vos cœurs : admiration sans borne pour tout ce qui porte le nom d'Acadien—horreur et dégoût pour les oppresseurs d'alors... et, ne craignons pas de le dire, d'aujourd'hui !

FIRMIN PICARD.

LE PARDON SUPRÊME

(POÈME EN PROSE)

Le Christ était exposé sur la croix et mourait. Goutte à goutte, son cœur pleurait par sa blessure ; et des larmes de sang coulaient de ses yeux caves. Un clou fixait ses pieds à la potence infâme ; ses grands bras décharnés sinistrement craquaient ; et sa bouche gardait l'amertume du fiel.

* * * *

Le Christ était étendu sur la croix et mourait. Et tous les mécréants et tous les incrédules s'en venaient regarder agoniser cet homme. Des vieillards, des enfants, des guerriers et des femmes. Les blasphèmes sifflaient dans leurs bouches rieuses. Et la lèvre du Christ était noire de fiel.

* * * *

Goutte à goutte son cœur pleurait par sa blessure. Ils regardaient la plaie béante et sacrilège. Leur cœur allègrement battait en leur poitrine. Forcés, ils frappaient la croix de leurs sandales. Alors le sang giclait, arrosant l'herbe fine, les pieds de l'Homme-Dieu, traversés d'un grand clou.

* * * *

Un vieillard s'écria : " Jésus, je te défie !... Ta bouche ne sait plus parler de Dieu le Père !... Tu ne peux plus montrer le ciel de ton index !... "

Le Christ, écartant ses bras dans un geste suprême, prononça doucement : " Je puis bénir encore. " Puis replaça ses mains aux clous de la potence, et, refermant les yeux, acheva de mourir.

HUGUES DELORME

M. ZOTIQUE FABIEN

Nec aspera terrent...

Cette devise pourrait peut-être sembler prétentieuse de prime abord ; mais quand j'aurai esquissé le portrait du jeune artiste qui en a fait son idéal, mes lecteurs seront de mon opinion. Qu'y a-t-il d'étonnant quand un jeune homme, plein de feu et d'enthousiasme, désireux de se tailler une large part en ce monde, trouve dans les choses difficiles un stimulant à s'élever davantage et ne craint pas les aspérités de la route ?

M. Z.-H. Fabien n'a pas encore conquis une place prépondérante dans le monde des artistes. Né d'hier, il compte à peine 21 ans ; notre jeune artiste, comme ce mineur qui travaille silencieux et frappe soudain le filon d'or qui lui donne la fortune, travaille avec amour et passion un art dans lequel il a déjà révélé de profondes connaissances. Chaque jour, la peinture lui découvre ses secrets.

Il est un proverbe italien qui dit :

*Chi va piano va sano,
Chi va sano va lontano.*

Notre jeune ami fera sa marque demain, car nous avons foi dans son courage et son talent. Le véritable génie ne s'élève que par lente gradation. Souvent les foules s'extasient devant un phénomène d'éloquence, d'art, etc., d'un bond on a atteint le sommet. Mais on retombe sitôt parce qu'il n'y a rien de sérieux pour étayer la base sur laquelle sont montés ces prodiges d'un jour. M. Fabien a déjà donné à ses admirateurs l'occasion d'applaudir des tableaux exécutés avec un réel talent. L'artiste consciencieux s'y montre maître de son œuvre, et tout connaisseur sérieux, en voyant ses derniers portraits et ses natures mortes, ne pourra que lui prédire un brillant avenir.



Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

M. Fabien fit ses premières armes au collège de Sainte-Cunégonde, sous la direction de professeurs expérimentés. Elève brillant de la Société des Arts, de la Royal Art Gallery, formé à l'école de MM. Dyonnet et Brynner, notre jeune ami a soif de plus amples connaissances. Il s'embarque jeudi, le 21 courant, pour l'Europe, pour perfectionner ses études au foyer même de l'Art : Paris, la Ville Lumière.

Sous un maître aussi distingué que Gerome, ses progrès ne feront que s'accroître. Nous lui souhaitons pleine réussite sur cette belle terre de France ; qu'il nous revienne mûri par l'expérience, dans le plein épanouissement de son talent, nous faire admirer ses œuvres et nous consoler un peu de notre pénurie d'artistes.

Notre pays est jeune, il a besoin d'être connu, apprécié par delà les mers. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces jeunes vaillants qui se jettent dans la mêlée, ne craignant pas de fouler les sentiers ardues de l'art pour nous donner, plus tard, l'occasion d'écrire une belle page de notre pays.

Nous apprenons, avec plaisir, que l'hon. M. Drummond a fait dernièrement l'acquisition d'une de ses peintures pour en orner un des appartements de sa somptueuse demeure de la rue Sherbrooke. Un autre de ses tableaux est au Rideau Hall, à Ottawa, la propriété du major Drummond.

En terminant, nous oserons lui donner un conseil d'ami : Les envieux font légion, cherchant à rabaisser le talent dès qu'il tente d'éclorre. Il en rencontrera de ces amers Zoïles qui chercheront à ternir ses succès et semer sa route d'aspérités. Qu'il marche bravement, les sommets appartiennent aux forts.—*Nec aspera terrent...*

Sylvio.

CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Mirobolant veut dire admirable, merveilleux. Ce mot vient de *Mire* en vieux français, médecin et de *bolus*, pilule. Au XVII^e siècle, Hauteroche, auteur dramatique, mit sur la scène un savant médecin (*mire*) qui traitait tous ses malades avec des pilules (*bolus*) et auquel il donna le nom de Mirobolant.

Le mot liard, ancienne monnaie de billon, tire son nom de Hugues Liard, dauphin du Viennois qui en fit fabriquer le premier. On dit un liard, comme on dit un louis, un napoléon. Les liards étaient d'abord de couleur grise et valaient trois deniers. Vers le milieu du XVII^e siècle, on en fit en cuivre rouge qui ne valaient que deux deniers ; de là l'expression populaire ; il ne possède pas, il ne vaut pas un rouge liard.

A une certaine époque du moyen âge, les écoles de Paris payaient une redevance au premier chanoine de Notre-Dame. Plusieurs maîtres, pour s'affranchir de cette obligation, s'en allaient avec leurs élèves faire la classe en cachette dans les champs, derrière les buissons voisins de la ville. De là vient le nom d'écoles buissonnières donné à ces écoles de contrebande. Depuis, le sens de cette locution a changé ; faire l'école buissonnière veut dire : ne pas aller à l'école et jouer ou dormir à l'ombre des buissons comme aiment à le faire les écoliers paresseux.

Rien ne ressemble moins à une petite flûte que les haricots désignés sous le nom de flageolets. Les latins appelaient le haricot *phascolus* dont nos pères firent *faviolo* et pour désigner de petits haricots encore verts dirent faviolets ou fasiolets. Plus tard, la tradition de ces mots fut oubliée et, trompé par le son, on changea le vieux diminutif en *flageolet*.

" De quel pays est donc ce grand jeune homme dont les manières sont si empruntées et le jargon si singulier ? demandait un jour une dame.

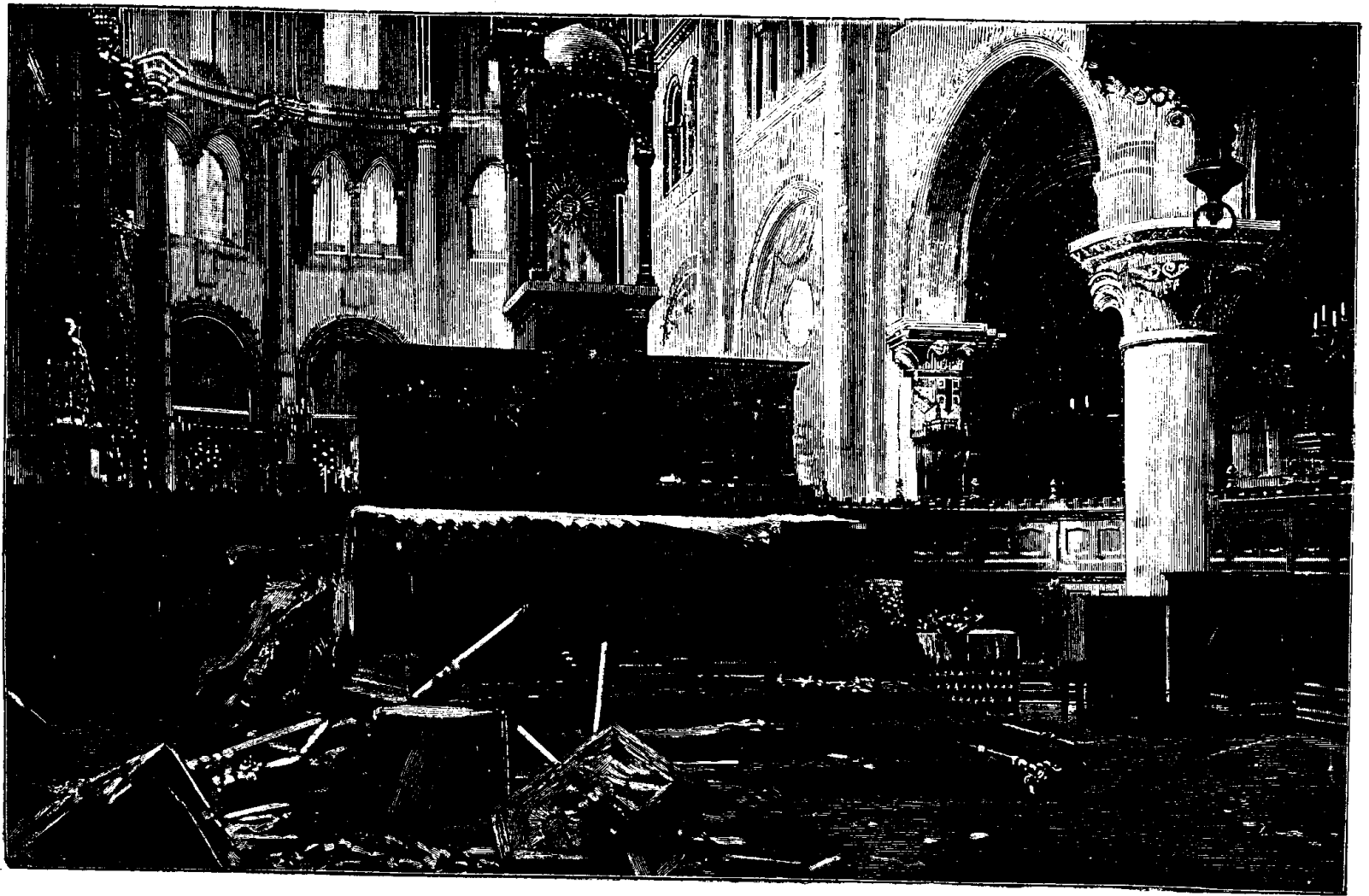
—De la Flandre, lui répondit-on." Deux jours plus tard, se trouvant dans la même compagnie : " Où donc, dit-elle, est le grand flandrin ? " On rit, et le nom de flandrin resta dans la langue pour désigner les gens sècs et de tournure peu distinguée.

Les jongleurs et les baladins, dont la bourse était fort légère, se trouvaient souvent dans un grand embarras, lorsqu'il leur fallait payer l'impôt. Le fisc les traitait avec indulgence et exigeait seulement que les pauvres diables fissent danser leurs chiens et grimacer leurs singes à la porte de la ville. De là est venu le proverbe : " Payer en monnaie de singe. "

Cette locution signifie aujourd'hui : se moquer de son créancier, ne pas le payer.

Calino examinateur.

—Pouvez-vous me dire, mon jeune ami, demandait-il au candidat, à quelle époque a éclaté la Révolution de 1848 ?



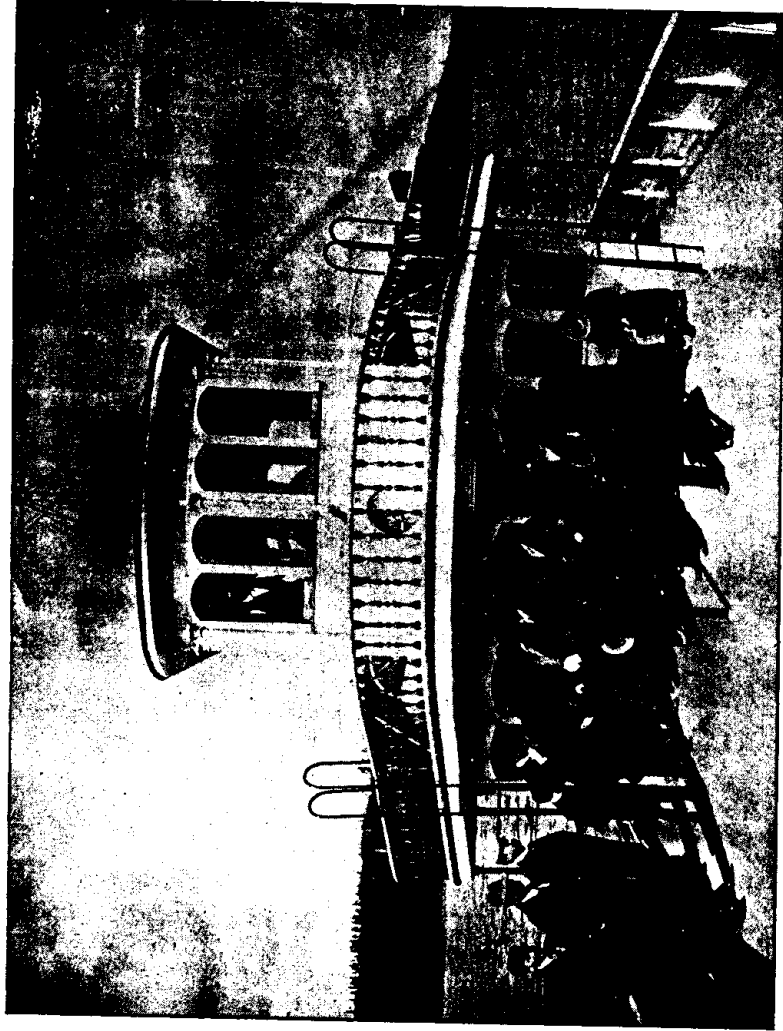
Le maître autel



PARIS.—L'église Saint-Joseph saccagée par les anarchistes.—Un coin de l'église



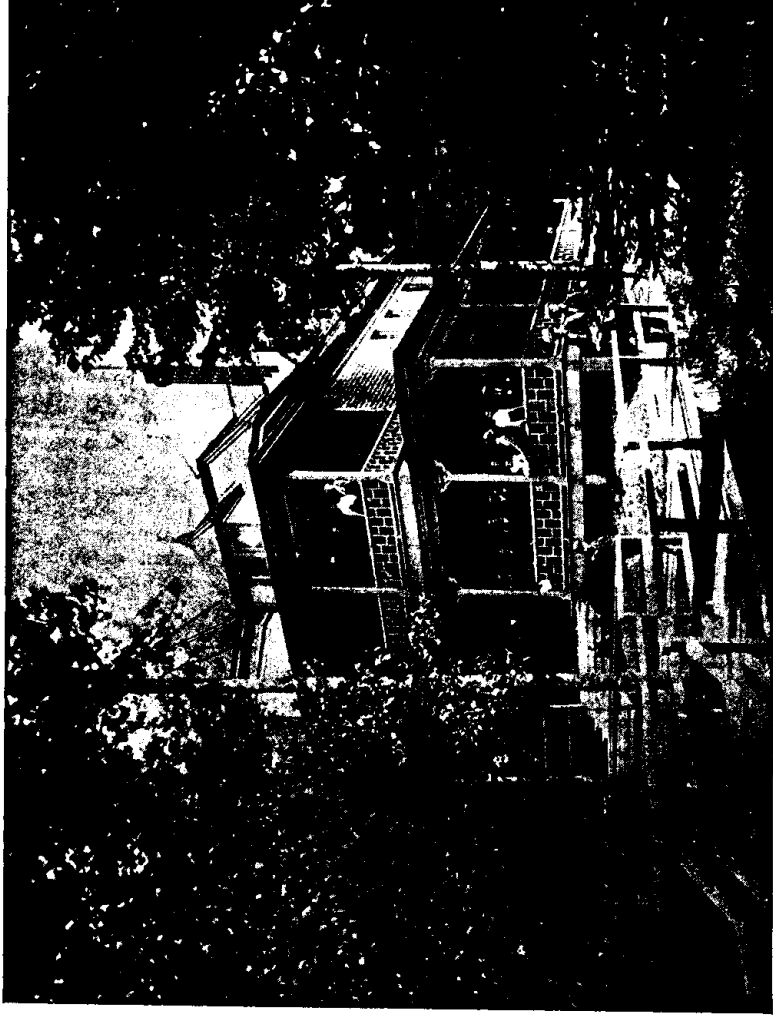
Réserve Indienne (les Algonquins) tête du Lac Témiscamingue



Bateau "Le Météore," sur le Lac Témiscamingue



Chute artificielle faite à Gordon Creek



Belvue House à Gordon Creek
A TRAVERS LE CANADA : LA SOCIETE DE COLONISATION AU LAC TEMISCAMINGUE—Photos Dumas, 112, rue Vitré

CHOSSES ET AUTRES

—Le problème de la vie est d'obtenir à valeur de deux piastres pour une.

—Le banyan est un arbre qui devient assez grand pour abriter 700 hommes.

—Plus de 10,000 pigeons voyageurs sont employés dans l'armée allemande.

—La quinzième partie des habitants de l'Espagne est de caste noble.

—La population du Manitoba, qui était de 25,000 âmes, en 1871, est évaluée aujourd'hui à 275,000.

—Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Russe se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se tue, un Français espère.

—Quand vous vous détournez sur la rue pour regarder une femme, vous découvrez généralement qu'elle vous regarde aussi.

—Le premier parlement représentatif qui ait été constitué au Canada, a tenu sa première séance à Halifax, N. E., le septième jour d'octobre 1758.

—La serrure la plus ancienne qui existe aujourd'hui est celle qui servait à fermer l'une des portes de Ninive. Elle a trois pieds et six pouces de long et l'épaisseur est en proportion.

—Le *Monde Moderne*, dans sa livraison de septembre publie : Romans en supplément.—Dans son rêve, par Marie d'Eschenbach.—Assise, par Gerspach.—Ethnographie musicale et instrumentale, par C. Larchet.—La femme dans l'Islam, par C. Lallemand.—Le tablier rose.—Hygiène et médecine des gens nerveux, par le Dr E. Monin.—Rangoon par C. Jambon.—Les anciens maîtres de l'eau-forte, par L. Dimier.—Le congrès des Sinécristes, par F. Reanault.—Le mouvement littéraire, par Léo Claretie.—Causerie scientifique.—La musique.—Le monde et les sports.—La mode, etc. Ce numéro contient 140 gravures. En vente chez Fauchille, rue Ste-Catherine.

LE DORMOL

Le "Dormol." Tel est le nom fort bien approprié que l'on a donné à un remède destiné, croient beaucoup d'autorités médicales, à aider, plus puissamment que tout autre déjà connu, l'enfant à passer sain et sauf à travers la période si critique de la dentition.

Le "Dormol" se présente avec des qualités bien propres à causer un grand bonheur aux mères de famille.

Il apaise les douleurs lacinantes de la percée des dents.

Il calme les nerfs sans irriter le système général.

Il procure un repos qui n'a rien d'artificial et au sortir duquel l'enfant se trouve plus fort et plus en mesure de supporter le dentition. Le sommeil qu'il procure est vraiment réparateur et il se trouve indirectement un bienfait pour la mère qui, la nuit comme le jour, ne sera pas sans cesse absorbée par les cris de l'enfant.

Le "Dormol" est de plus agréable à prendre. Le lait qu'on peut lui adjoindre en fait un aliment en même temps qu'un remède.

Les directions sont faciles à suivre et ne causent aucune perte de temps aux mères et aux bonnes.

Presque sur le champ, le "Dormol" met fin au relâchement des intestins, si fatal aux bébés ; il fait disparaître les douleurs de la digestion infantile.

La dose administrée le soir est d'un effet qui dure toute la nuit.

Bref, ce remède sera accueilli comme un bienfait par les familles et il ne tardera pas à supplanter tous les parégoriques, quels que soient les titres pompeux qui les décorent.

Il est vendu dans toutes les pharmacies

COUVERTURE A PARAPLUIE

Quand un article réunit les deux grandes qualités d'être utile et agréable, il est assuré d'une vogue considérable. Ce ne sera pas l'encouragement passager pour le nouveau, mais bien l'impression générale que, vraiment, le dit article a comblé une lacune, a rencontré un besoin depuis longtemps éprouvé.

La couverture à parapluie de Jones—le célèbre "Jones Umbrella Roof"—est dans cette catégorie. C'est ce qu'il y a de plus simple, de meilleur, et de plus ingénieux à la fois. Votre parapluie vous paraît vieux ; vous allez le jeter aux rebus. Seulement vous en amiez la pomme, la monture, le mécanisme. Grâce à la couverture de "Jones" la charpente de votre parapluie n'aura pas de fin prématurée. Vous le changerez de couverture comme de chemise. Ça prend une minute, c'est si peu compliqué qu'un enfant peut opérer la métamorphose et ça ne coûte que \$1.00. L'étoffe est de soie très souple et très forte. Les dimensions sont au nombre de trois. Toutes les garanties sont données ; on permet même un essai gratuit de dix jours. Il n'y a que les articles de toute excellence qui sollicitent, comme une faveur, d'être examinés et expérimentés de cette façon.

On trouvera maints autres détails dans l'annonce spéciale publiée plus loin et dont la lecture convaincra que la couverture "Jones" est réellement au nombre des inventions les plus utiles et les plus ingénieuses de cette féconde fin de siècle.

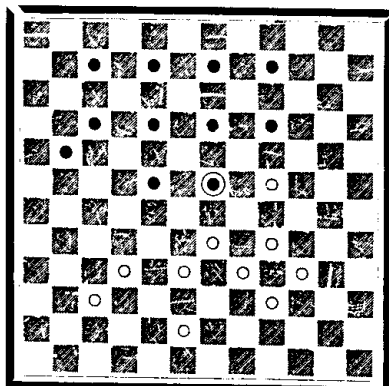
MIEUX VAUT PREVENIR

On évitera la consommation en prenant du *Baume Rhumal*.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 235

Composé par M. St-Maurice
Noirs—11 pièces



Blancs—10 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 234

Blancs		Noirs	
44	37	43	32
33	26	32	34
19	13	2	19
45	39	19	23
41	35	28	52
39	4	52	39
4	46 gagnent		

LES OUVRIERES DES MANUFACTURES

Parmi les jeunes filles qui travaillent dans les manufactures, il est très rare d'en rencontrer trois ou quatre sur cent qui ne soient pas atteintes d'anémie, laquelle se reconnaît à la pâleur et à la décoloration de la peau, des lèvres, des gencives et des muqueuses de la bouche. Ce sont là les indices apparents, trop souvent négligés, de l'appauvrissement du sang. Cette altération du sang engendre un état nerveux qui modifie le caractère de la jeune fille et la rend insupportable à elle-même et aux autres, qui trouble les fonctions de tous ses organes. Elle a des palpitations de cœur, de l'essoufflement au moindre effort ; ses époques sont douloureuses ; le sang est plus ou moins abondant et pâle ; tous ces symptômes réunis sont l'indice d'un appauvrissement du sang que l'on combattra efficacement et sûrement avec les Pilules de Longue Vie du chimiste Bonnard. En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant, à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

LE CATARRHE

est une affection propre à notre climat et tout rhume négligé entraîne ce mal hideux. . . .

L'Indian Catarrh Cure

est recommandé pour tous ceux qui en ont fait l'emploi. Ne prenez pas de drogues dangereuses, employez plutôt le *Catarrh Cure*, le seul remède qui guérit permanentement et qui ne contient aucun poison. D'un emploi intérieur et extérieur.

Il guérit les Rhumes de Cerveau et d'Estomac

les plus rebelles. Quelques jours suffisent pour une guérison radicale. Il est absolument sans danger et ne contient aucune substance qui ruine le système.

Ecrivez pour Circulaire et Certificats. Demandez-le à votre Pharmacien ou envoyez directement le prix : 50c petite boîte, \$1.00 grande boîte.

THE INDIAN CATARRH CURE Co.

Chambre 6—No. 146 rue St. Jacques, Montréal.

JOHN HISLOP, Propriétaire.

Agents aux Etats-Unis :

JOHN MORTIMER & Co., 24 Central Warf, Boston, Mass.

Voici le témoignage d'une autre personne reconnaissante qui souffrait du Catarrhe. Ce n'est qu'un des nombreux témoignages volontaires que nous recevons chaque jour :

JOHN HISLOP, Ecr., Prop. Indian Catarrh Cure Co., Montréal.

Cher monsieur—Je profite de cette occasion pour témoigner de l'efficacité de l'Indian Catarrh Cure, après avoir fait usage d'une boîte de ce remède pour un violent rhume catarrhal. J'endurais de grandes douleurs à la tête et je ne pouvais pas me débarrasser d'un violent rhume qui était la cause de toute la maladie. Après avoir fait usage d'une boîte d'Indian Catarrh Cure, les douleurs que j'avais à la tête disparurent complètement, et tous les autres symptômes du catarrhe disparurent. Je recommande fortement ce remède à toutes les personnes qui souffrent du Catarrhe, de Rhume Catarrhal et de la Grippe. Je puis dire que j'ai volontairement offert ce témoignage à M. Hislop, car je désire faire connaître aux autres personnes qui souffrent de cette maladie le moyen de se guérir. Votre tout dévoué

J. P. LAWLOR, Côte des Neiges, Qué.

Heures de bureau :
9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell
Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,228

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

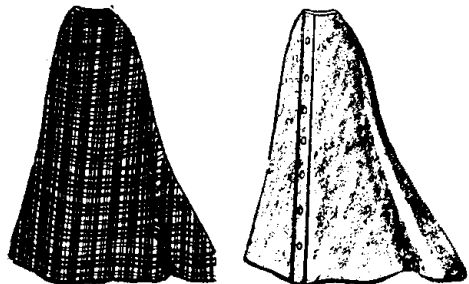
Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUN PÉRIODON
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'extrait dépuré de FOUGÈRE MÂS PURE sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARL. PHARMACIE HAVROU,
54, Boulevard Edgar-Geisler
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



JUPE NOUVELLE—Genre tailleur—en plaids de fantaisie à effets très fashionables—Beau mélange de couleurs—doublee en percaline. Plusieurs modèles à Petits Prix.

Toute la vogue!

JUPE ELEGANTE—Genre tailleur—en beau moiré noir, garnie de piqures et boutons. Plusieurs qualités à Petits Prix!

Pour grande toilette!



MANTEAU GENRE CORSET—Belle étoffe pâle, doublé en soie romaine fine—Jolis appliqués sur le devant et le dos, richement bordés, court et ajusté. Plusieurs qualités à Petits Prix.

Très délicat et charmant



COLLERETTE en Sealette, brodée et garnie de Thibet—doublee en satinette de couleur.

D'une élégance rare



COLLERETTE

En seal pluché de soie, admirablement brodée.—Collets et devants garnis de Thibet.—doublee de soie. Plusieurs modèles à Petits Prix.

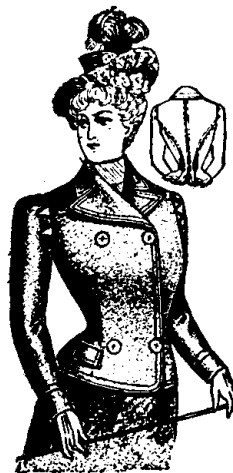
Du plus grand genre!



MANTEAU D'ENFANT

En drap uni, ravissamment braidé, et collerette garnie de petites fourrures. Nombreux modèles à Petits Prix.

Un choix pour toutes les bourses!



MANTEAU AJUSTÉ

En belle étoffe, — différentes nuances pâles, — double pipère, — boutons de fantaisie — bi n doublé. Une belle collection à Petits Prix

Très admiré des connaisseurs!

Au "LOUVRE"

Belle Exposition de Modes!

Manteaux, Collerettes, Jupes et Chapeaux

Judi, 21 Septembre, Et les Jours suivants.



Que dire de cette exposition resplendissante d'élégance et de bon ton?

Tout ce qui habille à ravir, coquettement et sans frais—tout ce qui vient des meilleurs faiseurs de Paris, Londres, Berlin et New-York, est étalé au "Louvre," en grande variété.

Les Chapeaux sont ravissants d'élégance.

Les Manteaux sont d'un "chic" inaccoutumé.

Les Collerettes sont du plus grand genre.

Les Jupes habillent à merveille.

Et les Enfants n'ont pas été oubliés, non plus.

On offre une collection très variée de gentils manteaux et vêtements de tous genres.

C'est un triomphe d'élégance

qui fait honneur à notre maison—qui va grandir encore notre réputation dans le commerce des modes nouvelles et à Grand Bon Marché.

Qu'on vienne voir.—Invitation cordiale.



N. Tousignant, Propriétaire

Coin des rues St-Laurent et DeMontigny

Modèle New-Yorkais — Ajusté grand genre et bordé de piqures — En Beaver drab pâle, bleu marin et vert nouveau — doublé en soie faille.

Prix, \$12.00.

Autres modèles à \$10.00.

Modèle très admiré!



Collerette Demie Saison — En sealette avec appliques perlés et collets de fourrures légères—doublée en soie—Du plus joli dessin.

Prix, \$12.00.

Très aristocratique!



Jupe de Soie à double volant, braquée de soie — coupe dernier genre pour toilette de gala.

Prix, \$15.00.

Autres modèles \$10.00 et \$13.00.

La grande vogue à Paris!



Golf Cape—Dessins ravissants—jolie étoffe laineuse — Habille à ravir — Plusieurs modèles. Cette Ligne spéciale :

Prix, \$3.50.

Fera la joie des petites bourses!

Manteau de Berlin — Le plus chic de la saison — Coupe ravissante, genre corset—En sealette, avec appliques perlés, bordé en mouton de Perse, doublé en soie rayée.

Prix, \$35.00.



Modèle Parisien — en beaver de nuances pâles, doublé en soie, avec appliques artistiques. Élégant et confortable.

Prix, \$15.00.

Autres modèles du même genre.

Très distingué!

\$10.00 et \$12.00.



Collerette de Sealette avec appliques perlés et braidés—Collet de Thibet et bordés—Riche doublure de soie.

Prix, \$15.

La grande vogue de la saison!



Jupe New Yorkaise fabriquée par le célèbre Posner—Etoffe mousseuse et chaude, genre plaid, coupe élégante.

Prix, \$5.00.

Autres genres, \$2.50 et plus.

Toute la vogue!



Golf Cape — L'article indispensable de la saison — Jolie étoffe mousseuse en plaid de différentes couleurs—Riche qualité—

Ce modèle à \$3.50.

Autres jolis modèles à \$3.50 et plus. **C'est du plus grand chic!**

Modèle Anglais — Le grand "Chic" à Londres, en Beaver drab, collet de velour et garni de piqures.

Prix, . 0.

D'une élégance parfaite!

CREATIONS NOUVELLES

L'aspect des vignettes qui ornent cette annonce donne une faible idée de la variété, de la beauté et de la ravissante élégance des modes d'automne et d'hiver, maintenant exposées

Dans les Nouveaux Salons de notre Maison.

Tout ce que le caprice et la fantaisie ont produit de délicat et de charmant forment un groupement délicieux qui provoque l'admiration des fins connaisseurs et principalement de nos élégantes montréalaises.

Nous le crions bien haut, nos nouveautés obtiendront

La plus grande vogue à Montréal.

Notre collection de Manteaux, Collerettes et Jupes, éclipse tout ce qu'on a vu jusqu'ici comme variété, choix, qualité et bas prix.

Nos Petits Prix sont connus de tous.

Soucieux de sa grande réputation de Bon Marché, notre maison s'est spécialement appliquée — dans cette vente qui restera mémorable — à marquer au plus bas prix possible chaque article offert dans cette annonce.

Nous prions le beau sexe de venir voir soit comme acheteuses, soit comme curieuses. Elles recevront toujours le même accueil parfait.

Une grande spécialité de Manteaux d'enfants. — Un vaste choix à petits prix!

Letendre & Arsenault
1493 rue Ste-Catherine, Montréal.



COUPEZ LE MAL DANS SA RACINE

Pour obtenir des résultats durables dans le traitement de toutes les affections, il faut remonter à la cause du mal : il faut le couper dans sa racine. Souvent il arrive que l'on se trompe à ce sujet et que les remèdes administrés par les hommes de l'art ne produisent aucun effet salutaire. Il n'en est pas ainsi lorsque l'on prescrit l'usage des remèdes inventés par le Dr J. Larivière pour guérir les affections particulières au beau sexe et qui ont une origine commune : le "Beau Mal." Le "Régulateur de la Santé de la Femme" et le "Female Plasters" du Dr J. Larivière, tuent le mal, le déracinent et l'enlèvent pour toujours de l'organisme. Leur efficacité est merveilleuse, leur action prompte et décisive. Ces spécifics sont en usage aujourd'hui dans le monde entier et les cures qu'ils opèrent sont vraiment étonnantes. Demandez-les à votre pharmacien. Prix du "Régulateur" : \$1.00, du "Female Plasters" : 25 cents. Ou écrivez au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I., qui vous enverra une liste de questions sur votre maladie.

LES JEUNES FILLES AU COUVENT

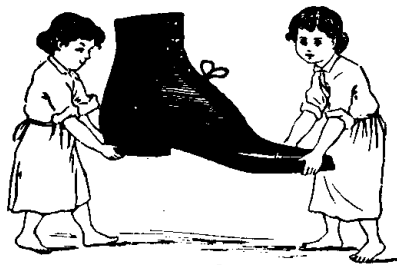
La supérieure d'un de nos principaux couvents nous disait dernièrement qu'elle ne s'expliquait pas qu'un grand nombre de jeunes filles qui suivent les cours de l'institution, soient paresseuses, qu'elles se revoltent contre la gymnastique et refusent de prendre part aux jeux qui demandent une certaine dépense de forces et la bonne sœur ajoutait : "Cependant elles auraient grand besoin d'exercice, cela leur donnerait un beau teint, de belles couleurs." Cette paresse, pour nous, est plutôt une maladie qu'un défaut : elle est le résultat de l'anémie ou appauvrissement du sang. Que l'on mette ces jolies paresseuses au régime reconstituant des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles ne tarderont pas à retrouver leurs belles couleurs et ce besoin incessant de mouvement qui caractérise la jeunesse. On trouve les Pilules de Bonard dans toutes les bonnes pharmacies de Bonard 50 cents la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 333, bureau de poste, Montréal.

CE QU'IL VAUT

Tous ceux qui ont employé le *Baume Rhumal* vous diront ce qu'il vaut.

RENTREE DES CLASSES

Au moment de la rentrée des classes, il nous semble utile d'appeler l'attention des mères de famille sur la nécessité qui s'impose à leur sollicitude maternelle, de suppléer à l'insuffisance de l'exercice physique chez leurs enfants astreints à l'étude, par l'emploi régulier d'un tonique réparateur et reconstituant du sang. Il y aurait bien moins de jeunes filles anémiques, nerveuses, hystériques et souffreteuses, si les parents et les institutrices voulaient encourager les exercices physiques et forcer les jeunes filles à s'y livrer comme ils les forcent souvent à étudier presque au-delà de leurs forces. Les médecins prescrivent les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard comme traitement préventif et curatif de l'anémie : elles ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants, n'exigent pas de régime spécial et ne dérangent en rien les habitudes régulières de la vie de couvent. Ces Pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 333 Bureau de Poste, Montréal.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOLLEZ, MONTREAL
Tel. Bell main 472.

La santé Quotidienne.

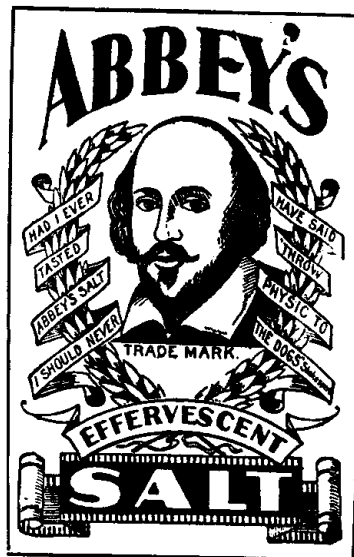
Le succès en ce monde n'est que pour l'homme bien portant. Le travailleur tourmenté par la maladie ne peut réussir. Vous pouvez avoir la santé tous les jours, d'un bout à l'autre de l'année, si vous prenez tous les jours cet excellent préventif qui guérit aussi la maladie,

Abbey's Effervescent Salt.

Son usage constant donnera de la force à votre système et le maintiendra en bon état pour résister à la maladie. Abbey's Effervescent Salt est approuvé et prescrit par plusieurs des plus éminents médecins du continent européen et du Canada.

J. A. S. Brunelle, M.D., C.M., Montréal, Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval ; Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, etc., dit :

"Je l'ai trouvé particulièrement efficace dans le traitement des dérangements du foie et des organes digestifs, et je considère que l'usage régulier d'une préparation de ce genre a une tendance marquée à prolonger la vie. Je m'en sers dans ma pratique d'hôpital."



Dentiers...

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des gencives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

Dentiers en caoutchouc de \$5.00 à \$10.00

Couronnes en or - - - 4.00

Dents aurifiées de - - \$2.00 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents POSITIVEMENT sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,

1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux.
T., G. & M.

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.

TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

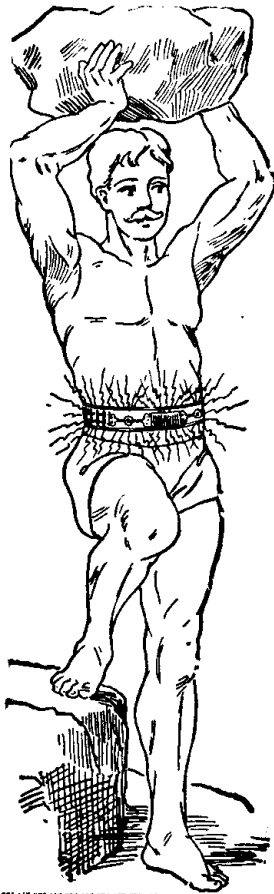
JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, si il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Il faut Dormol!!!



Nerfs Vigoureux

Lorsque un homme s'est affaibli par des indiscretions ou des excès, il s'en suit une débilité de tous les organes du corps.

Les Drogues ne peuvent Guérir

cet état. Elles stimulent trop. J'ordonne alors l'Electricité, parcequ'elle reconstitue et fortifie tous les organes également. Ce n'est pas un stimulant. Mon invention, la Ceinture Electricque du Dr. Sanden, est la meilleure méthode pour appliquer l'électricité, parceque elle s'emploie la nuit durant le sommeil.

Le flot continu du courant galvanique agréable et fortifiant, fait son œuvre. Au-delà de 6000 personnes ont témoigné en ses propriétés merveilleuses durant l'année 1898. Envoi gratuit d'une petite brochure bien emballée, laquelle explique tout. Venez me voir pour une consultation gratuite.

Dr. M. Sanden.

132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de Bureau: 9 à 6.—Le Dimanche 11 à 1.

Ouverture des Modes

J. N. Brossard & Cie

Vu que notre **Stock** est en partie reçu, nous croyons de notre devoir, d'inviter cordialement notre **nombreuse clientèle** et le public en général, à venir choisir dès maintenant les **Dernières Nouveautés**.

Ce département est sous la direction de **Madame C. Marchand**, modiste bien connue par le **Chic**, le **Style**, et le **Bon Goût** de ses chapeaux.

Nous avons ausi une première **Modiste en Robes et Manteaux** dans les modèles **Parisien et Américain**.

LA MAISON POPULAIRE

J. N. Brossard & Cie, 1453 Rue Sainte-Catherine,

COIN MONTCALM.

Gants en
Chamois
Blanc 60c
LA
PAIRE

Brodés blanc ou noir, 3 Boutons fermoirs

GANTS DE KID, nuances recherchées: Cyrano, Violet, etc., etc. Lacés, noirs, 85 à 8.

Gants pour Enfants et Hommes

Gants de Kid, 4 boutons, couleur ou noir, 50c la paire. Gants de Kid noir, faits sur mesure garantis, ajustés et brodés, \$1.00 et plus la paire.

Gants d'automne et d'hiver pour Hommes, Femmes et Enfants.

Corsets (D. & A. P. N. P. D.) Tous les Corsets de 35 cts et plus le Bout des ACIENS est Rivé; ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W.C.C." etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Gants et Corsets réparés à peu de frais.

Corsets pour enfants, 25c.

Spécialité: — Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant.

Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus.

J. B. A. LANCTOT, - 152 rue St-Laurent
Fabricant de Gants

Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre.

SONGEZ A VOS VIEUX JOURS

L'UNION fait la force: Voilà une vérité banale. C'est vrai, mais l'application n'en est pas moins neuve, chaque fois qu'elle est faite avec succès. La Caisse Nationale d'Economie est sous ce rapport, l'idéal du genre. C'est la mutualité la mieux comprise et la mieux garantie; jusqu'ici on avait pensé aux malades, aux veuves, aux orphelins, mais jamais à préparer une rente aux petits déposants pour leurs vieux jours.

Cette idée est venue à un groupe de compatriotes à la fois remarquables pour leur patriotisme et leur renom d'hommes d'affaires. Ils ont emprunté à la France un système qui met à la portée de tous, le moyen de se garantir une vieillesse heureuse et d'enlever tout souci sur la conservation de l'épargne.

Pour 25c ou 50c par mois, on s'assure une belle rente après 20 ans. En France, pays de la petite économie, on n'a rien su trouver de mieux et les résultats ont été vraiment merveilleux. Les membres de la Société des "Prévoyants de l'Avenir" qui ont souscrit depuis le début, commenceront dans deux ans à jouir d'une rente de \$500. N'oubliez pas que notre "Caisse Nationale d'Economie" vous offre des avantages identiques.

Demandez ses statuts, qui vous seront expédiés franco, en vous adressant à M. Arthur Gagnon, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -:- -:-

Ouvrages de Bâtisses et de

Cimetières.—Tous Genres. -:- -:-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



Fumez le
Fameux
Cigare

La Champagne

Préférés des connaisseurs

—Fait du plus pur Ha-

vane — Supérieur à tous

les autres cigares à 10 cts.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN ONIO
toniques, dépuratives, reconstitutives. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

ST-NICOLAS, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79.

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIB

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

—Il y a actuellement plus de cent mille locomotives en usage dans l'univers.

—Le premier consul de France au Canada fut le baron Gaudré Boileau, qui eut juridiction sur le Bas Canada jusqu'en 1863.

—75 pour cent de blés sont maintenant coupés au Manitoba. La récolte est belle et c'est le sentiment général que la moisson égalera celle de 1895.

—Le maintien de l'armée américaine aux Philippines coûte aux Etats-Unis sept millions par mois.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvenient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAITME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avance.

Le Petit Windsor

Restaurant des Gourmets
101, RUE ST-LAURENT



JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)
FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le **BAUME ROYAL ITALIEN** est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, MONTREAL

NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE

De même que nous avons tracé la marche du progrès dans les Nouveautés de l'été qui sera bientôt disparu, de même nous tracerons la marche progressive dans le commerce d'Automne qui est à nos portes.

Un ASSORTIMENT CONSIDERABLE et des BAS PRIX seront encore notre motto pour la saison qui commence.

- Notre Stock d'Etoffes à Robes sera sans rival.
- Notre Stock de Soies sera du chic, du beau.
- Notre Stock de Doublures sera ce qu'il y a de mieux.
- Notre Stock de Tweeds comprendra du nouveau.
- Notre Stock de Flanellettes sera attrayant.
- Notre Stock de Couvertures inspirera "le Confortable."
- Notre Stock de Chapeaux sera l'élégance même.
- Notre Stock de Bas comprendra toutes les qualités, toutes les grandeurs.
- Notre Stock de Merceries sera varié, bien assorti, tout à fait complet.
- Notre Stock en général sera pour attirer, conserver, et plaire à notre clientèle.

Archambault Freres

Angle Ste-Catherine et Amherst.



Mr J. J. LEVERT

Professeur de - Mandoline, Guitare et Banjo
Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)

MONTREAL

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de lavase.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

23 Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale: 101 rue du Pont, Québec.



Plumes et Duvet et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 21 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

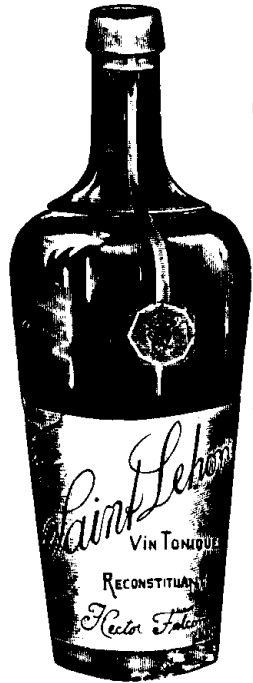
\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port.
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées.
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNE- MENT	Paris et Seine	50f	28f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger....	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède ma complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Foudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. FERNAND

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.

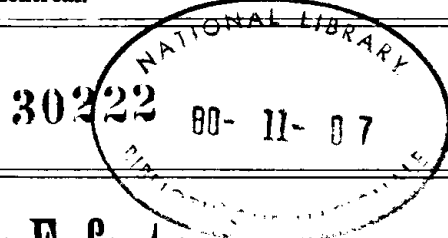


U. PERREAULT RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.



La Boisson des Enfants

C'EST L'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot	valeur \$10,000	4e Lot	valeur \$1,000
2e "	4,000	2 Lots	500
3e "	2,000	5 "	200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE le aura lieu 28 SEPTEMBRE 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal
No 134, rue Saint-Jacques

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Vigor

Tel. Bell Main 2184.

SUCCESSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 848.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

187 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphie: Great North Western et C.P.R.

L'APRES-AVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743
BELL EST 1265

L'OISEAU DU DÉSERT

XI

L'ISSUE SECRÈTE

(Suite)

Martigny, presque étouffé par la longue pression exercée sur ses organes respiratoires, ne pouvait parler. Cependant, après avoir aspiré quelques bouffées d'air, il recouvra sa présence d'esprit.

— Que me voulez-vous ! demanda-t-il.

— Qu'as-tu fait de ton diamant ?... Allons ! dépêche-toi de répondre.

— Mon diamant ?...

— Oui... où est-il ? Parle, ou je vais t'ouvrir la poitrine pour voir si tu ne l'aurais pas avalé.

— Ce serait une nourriture indigeste, répliqua le Français d'un ton auquel la grandeur du péril n'avait pas fait perdre sa jovialité.

— Où se trouve-t-il ?

— Au diable ! où vous ne pouvez manquer d'aller le chercher tôt ou tard.

L'interlocuteur poussa un cri de rage. En ce moment des voix effrayées crièrent du dehors :

— Alerte ! voici les Maories, les policemen et la garde noire qui viennent sur nous.

Les Maories étaient des Nouveaux-Zélandais qui, dans cette crise, avaient pris parti pour les marchands européens, peut-être parce qu'ils avaient eu moins à souffrir de leurs exactions. On les redoutait fort à cause de leur férocité, ainsi que la garde noire qui était composée de naturels australiens fidèles à l'autorité coloniale.

Cet avertissement redoubla la fureur des scélérats, qui torturaient Martigny ; Fernandez vint la porter au comble :

— Alerte, senores ! s'écria-t-il ; le feu s'approche du tonneau de poudre ; nous aurons à peine le temps de fuir.

Le danger, en effet, devenait pressant. L'incendie dévorait un côté du store, et déjà des flammes légères, courant à la surface des marchandises les plus délicates, se répandaient en tous sens. Il fallait un insatiable désir de vengeance ou une avidité féroce pour retenir encore des créatures humaines dans cet enfer, surtout quand une formidable explosion pouvait se produire d'un moment à l'autre.

Aussi la plupart des bandits qui avaient envahi les magasins de Brissot s'empressèrent-ils de regagner la porte secrète. Deux seulement restèrent auprès de Martigny, le chef de la bande et don Fernandez.

— Eh bien ! demanda le premier d'une voix sourde, en appuyant son *machete* sur la poitrine du vicomte, vas-tu dire enfin ce que tu as fait de ton diamant ?

— Quoi donc ! ne l'avez-vous pas trouvé dans mes poches ? répliqua Martigny. Laissez-moi vous montrer moi-même...

Pleins d'espoir, ses adversaires lui rendirent la liberté de ses mouvements. Il se souleva et eut l'air de chercher dans ses habits en lambeaux l'objet si ardemment convoité ; mais en réalité il voulait voir le visage de ses ennemis. Ce fut alors seulement qu'il reconnut d'une manière certaine, à la clarté de l'incendie, don Fernandez et Guzman.

Ceux-ci ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de son examen.

— Vite, vite ! dit le Mexicain d'un ton farouche.

— Dépêchons, répéta Fernandez, ou nous allons sauter.

Mais Martigny, au lieu de leur livrer ce qu'il n'avait

pas, se redressa tout à coup, écarta la main qui tenait le couteau, et s'écria de toute sa force :

— A moi, les policemen ! on m'assassine !

Des cris lui répondirent du dehors, mais il ne parut pas que personne se mit en devoir de venir à son appel.

Martigny et le Mexicain luttèrent pendant quelques instants. Quoique sans armes, le vicomte était redoutable par sa vigueur et son agilité ; il avait su prendre quelque avantage sur Guzman, quand celui-ci, se dégageant avec impétuosité, lui porta un coup de poignard dans la gorge. Grâce à un mouvement opéré à propos par le vicomte, l'arme ne fit qu'effleurer le cou et frappa obliquement l'os de l'épaule, où elle se brisa. Néanmoins le choc fut tel que le malheureux jeune homme tomba à la renverse, étourdi et couvert de sang.

Guzman allait peut-être l'achever avec le tronçon de son couteau ; Fernandez, qui avait laissé son complice seul aux prises avec Martigny, lui cria de l'autre extrémité du magasin :

— Pensez à vous-même, senor ; si le Français n'est pas mort, il le sera dans quelques minutes... Voyez ! la flamme gagne déjà le tonneau de poudre... Vous voilà bien averti !

Et il disparut par la porte secrète.

Le Mexicain reconnut d'un coup d'œil la justesse de cet avertissement ; d'ailleurs il était épuisé de fatigue et se sentait incapable de supporter une minute de plus la chaleur et la fumée qui envahissaient les galeries. Aussi, convaincu que le vicomte, en tout état de cause, ne pourrait en réchapper, jeta-t-il le tronçon de son couteau, et il se hâta de gagner l'ouverture de la cloison.

Cependant Martigny, quoique gravement blessé, n'avait pas perdu connaissance. Avant même que Guzman eût franchi la porte secrète, il s'était soulevé sur les genoux et sur les mains, cherchant à se rendre exactement compte de la situation. Il était surtout inquiet au sujet de Brissot, abandonné sans doute, comme lui, dans ce bâtiment embrasé, et exposé aux mêmes périls. A force de regarder, il aperçut à travers un nuage de fumée, une forme humaine qui s'agitait convulsivement, en même temps qu'il entendait des gémissements sourds, d'un caractère étrange. Il se traîna non sans peine vers cette forme mystérieuse, et alors il reconnut en frémissant la terrible vérité : les mineurs avaient pendu le pauvre marchand à un pilier qui soutenait la toiture du magasin.

Heureusement Brissot vivait encore. Soit que les malfaiteurs, pleins de confiance dans le succès de leur entreprise, eussent négligé certaines précautions, soit qu'ils eussent employé une corde trop grosse dans l'intention peut-être de prolonger ses souffrances, il se débattait, les pieds à quelques pouces du sol, en poussant les sons inarticulés qui avaient attiré l'attention de Martigny. D'abord il s'était soutenu avec les mains ; mais ses forces avaient fini par s'épuiser, il râlait douloureusement, et, quelques instants plus tard, tout secours devait lui être inutile.

Le vicomte, malgré le sentiment d'égoïsme qu'il devait éprouver dans ce péril, songea sur-le-champ à secourir le père de Clara, et s'approcha du malheureux négociant ; mais comment se mettre debout lui-même et atteindre la partie du pilier où la corde était attachée ? Il l'essaya sans succès ; la douleur causée par sa blessure, cette chaleur insupportable, cette fumée suffocante lui donnaient le vertige et l'empêchaient de se relever. En désespoir de cause, il voulut appeler ; sa voix était éteinte. D'ailleurs, personne n'eût osé pénétrer dans le store en ce moment ; au contraire, on

entendait tous ceux qui l'entouraient courir çà et là, en criant avec épouvante : La poudre... la poudre... le bâtiment va sauter !

Martigny demeura quelques secondes épuisé par cet effort inutile. Enfin, ses yeux s'étant de nouveau portés sur Brissot, il lui sembla que les traits du négociant prenaient une expression suppliante ; ses mains essayaient de se rejoindre, et de faibles soupirs s'échappaient de sa gorge, comme pour implorer du secours.

Cette illusion, si c'en était une, produisit une impression extraordinaire sur le vicomte.

— Morbleu ! dit-il tout haut, nous ne pouvons pas mourir ainsi stupidement... Encore un effort !... Courage !

Il réussit enfin à se dresser sur ses pieds, et se maintint dans cette posture en s'appuyant au pilier. Cependant la difficulté pour détacher Brissot demeurait entière ; aucun siège, aucun ballot sur lequel on pût monter ne se trouvait à portée, et Martigny se sentait incapable d'en rouler un jusqu'à la place convenable. Tout à coup il fut frappé d'une idée.

Parmi les marchandises du magasin se trouvaient des instruments aratoires, et notamment des faux tout emmanchées pour l'usage des cultivateurs. Or, dans la soirée précédente, une de ces faux avait été déposée contre un comptoir pour servir d'arme en cas de besoin. Elle se trouvait encore à la même place, bien qu'elle fut entourée de flammes, et le vicomte s'en saisit et s'empressa d'en faire usage.

Après quelques tâtonnements, un coup donné sur la corde la coupa net ; aussitôt Brissot tomba lourdement, entraînant avec lui son libérateur qui, dans sa chute, eut la présence d'esprit de jeter la faux loin de lui.

Revenu de cette nouvelle secousse, Martigny se pencha vers le patron et enleva le tronçon de corde qu'il avait autour du cou. Il eut la satisfaction de reconnaître que Brissot respirait encore, et que des soins empressés lui feraient bientôt reprendre ses sens.

Ces soins, par malheur, Martigny ne pouvait les lui donner ; il l'avait sauvé pour le moment, mais ils étaient menacés l'un et l'autre d'un genre de mort non moins horrible. L'incendie était alors dans toute sa force ; le feu avait gagné le toit ; l'air, dans les galeries, n'était plus respirable, et on ne pouvait s'expliquer comment le baril de poudre, que les flammes venaient lécher de toutes parts, n'avait pas encore fait explosion.

Martigny sentit que ses efforts passés seraient perdus s'il ne pouvait tenter un dernier et vigoureux effort. Il se releva donc et essaya de porter Brissot dans ses bras ; une atroce douleur, une insurmontable faiblesse l'empêchèrent d'y parvenir. N'ayant pas d'autre moyen d'avancer, il se mit à ramper sur les genoux et sur les coudes, en traînant le corps presque inanimé du négociant.

On comprendra facilement combien ce moyen de locomotion devait être laborieux pour un homme dangereusement blessé, épuisé de fatigue, à moitié asphyxié par la fumée. Il laissait derrière lui une trace sanglante et s'arrêtait parfois tout haletant ; mais bientôt il se remettait en marche en se roidissant contre la souffrance.

Il atteignit ainsi la porte basse pratiquée dans la cloison ; une bouffée d'air pur vint rafraîchir sa poitrine, et parut de même agir sur Brissot qui remua faiblement. Cependant, il lui restait encore une difficulté à vaincre : c'était de franchir avec son compagnon cette étroite ouverture. Martigny fit plusieurs tentatives inutiles ; ses forces étaient à bout. En désespoir de cause, il essaya encore de crier pour appeler les spectateurs qu'il supposait réunis autour du store embrasé ; mais le danger avait mis en fuite les plus intrépides ; une solitude complète régnait dans les environs. C'était seulement à une grande distance qu'on entendait ces clameurs sourdes qui annoncent la foule. Le vicomte ne devait compter sur aucune aide.

Cette réflexion ne l'abattit pas.

— Courage ! répéta-t-il.

Un peu ranimé par la fraîcheur de l'air, il parvint à se glisser hors du magasin ; puis, se retournant, il attira Brissot à lui et ils furent enfin tous deux hors de la redoutable fournaise. Toutefois, il ne leur était pas permis de se reposer encore, car l'explosion inévitable ne pouvait manquer de les atteindre à l'endroit où ils se trouvaient.

Cet endroit était, comme nous le savons, un terrain vague situé derrière le store, où l'on voyait encore plusieurs trous de mine abandonnés par les travailleurs. Plusieurs de ces trous étaient à ciel découvert ; un seul formait une espèce de voûte, son propriétaire ayant voulu peut-être empiéter souterrainement sur le lot du voisin. Martigny se dirigea vers celui-là qui, par malheur, était assez éloigné. Cependant, il désespérait de pouvoir traîner son ami jusqu'à ce refuge, quand, à son grand étonnement, il vit Brissot se lever avec effort, comme s'il eût été galvanisé par l'imminence du péril. Appuyés l'un sur l'autre, ils marchèrent en chancelant vers la cavité où ils comptaient trouver un asile. Ils ne parlaient pas et semblaient obéir plutôt à l'instinct de la conservation qu'à un sentiment raisonné ; mais ils s'étaient compris et bientôt ils se glissèrent dans l'excavation, dont la voûte était à peine suffisante pour les abriter tous les deux.

Il était temps ; à peine se furent-ils blottis dans ce refuge, qu'une détonation épouvantable éclata tout près d'eux. Au milieu des flammes qui le dévoraient, le store s'ouvrit comme le cratère d'un volcan ; une immense gerbe de feu s'élança dans les airs, emportant des objets de toutes sortes : poutres embrasées, ballots de marchandises. Le ciel parut s'illuminer jusque dans ses profondeurs, la terre trembla et l'on put croire que la ville entière allait périr dans cette catastrophe.

A cette terrible explosion succédèrent d'épaisses ténèbres. A la place de ces vastes magasins qui formaient tout à l'heure une masse de feu, il n'y avait plus qu'une fosse noire, quelques piliers arrachés et encore brûlants, un monceau de terre et de débris d'où s'exhalait une fumée nauséabonde. Mais le péril n'était pas encore passé pour les tentes et les maisons de bois, qui servaient de demeure aux habitants de B***. Ces mille débris, que le volcan venait d'emporter dans les nuages, retombaient de toutes parts avec une force épouvantable, renversant, tuant, écrasant ce qui se trouvait sur leur passage ; des cris douloureux, qui se faisaient entendre à une grande distance, témoignaient qu'aucune partie de la ville n'était hors de leur atteinte. Quant à Martigny et à Brissot, ils restèrent comme ensevelis dans leur asile par les poutres, les planches, les tonneaux que l'explosion avait rejetés et qui continuaient de brûler au-dessus de leur tête.

XIII

LA NOUVELLE

Clara, depuis sa promenade à Walker-station n'avait plus cette humeur noire, ce morne accablement d'autrefois. Elle était affectueuse pour sa mère ; elle avait perdu sa réserve désolante envers Denison ; elle se montrait sinon gaie, du moins calme et attentive devant les personnes de son intimité. Son amitié pour Rachel Owens semblait particulièrement s'être réveillée. Les deux jeunes filles ne se quittaient presque plus ; elles passaient ensemble des journées à travailler dans le petit salon du store de Dorling, tandis que Sémiramis, sous la surveillance de Mme Brissot, servait les pratiques assez rares qui se présentaient. Clara semblait maintenant avoir pris goût à l'histoire naturelle, et elle manifestait une grande curiosité au sujet des ornithologiques et des opossums ; mais le point sur lequel elle ne se lassait pas de questionner miss Owens, et auquel elle la ramenait sans cesse, c'étaient les mœurs et les habitudes des chlamydères.

Elle-même, depuis la visite à Walker-station, s'était livrée à diverses expériences au sujet de ces oiseaux, expériences qui avaient un grand charme pour les deux amies. Clara avait découvert dans le magasin des chapelets de ces verroteries ou rassades que l'on

importe dans les colonies pour les échanger avec les peuplades sauvages. Ces rassades étaient d'une forme et d'une couleur qui devait permettre de les reconnaître facilement, et Clara en avait déposé un nombre déterminé, soit sur la *vérandah* où le diamant avait disparu, soit dans le jardin où pénétraient seulement les personnes de la maison. Pendant plusieurs jours elles étaient demeurées à la même place, sans que le nombre en eût diminué. Un matin cependant, il en manqua deux parmi celles qui avaient été déposées dans le jardin, et, pendant le reste de la journée, une de celles qui se trouvaient sur le balcon disparut de même. Clara était au comble de la joie ; elle ne se trompait donc pas en attribuant aux chlamydères le vol du diamant ? Elle pouvait donc donner une direction positive à ses recherches pour retrouver le précieux objet perdu ?

A partir de ce moment il ne se passa presque pas de jour qu'un de ces grains de verre ne fût enlevé, et les jeunes filles allaient vingt fois par heure dans le jardin, afin de compter et de recompter les grains qui restaient. Mais en dépit de leur vigilance, elles n'avaient jamais pu prendre les ravisseurs sur le fait. Les oiseaux, rendus sans doute plus farouches par le voisinage des habitations, demeuraient invisibles, et c'était en vain que Clara et son amie les avaient guettés sans relâche. Parfois elles avaient entendu un faible cri dans les arbres environnants, quelque chose avait bougé dans le feuillage, puis tout était redevenu immobile et silencieux. Cependant ni l'une ni l'autre ne doutaient que les chlamydères ne fussent auteurs de ces larcins réitérés, et Clara, comme nous l'avons dit, tirait de cette certitude les plus grandes espérances pour l'avenir.

Occupée de ces expériences, en apparence si futiles, Mme Brissot n'avait prêté qu'une attention distraite aux bruits sinistres qui commençaient alors à se répandre dans le Victoria au sujet des dissentiments survenus entre les mineurs et les marchands de B***. Du reste, ces bruits avaient cours depuis longtemps, et l'on avait annoncé bien souvent une collision qui n'avait jamais eu lieu. Aussi les gens sages du pays ne croyaient-ils plus guère à la possibilité d'un pareil événement.

Cependant un jour, après le passage du courrier qui revenait des mines, des nouvelles effrayantes se propagèrent à Dorling-station. On disait que tout était à feu et à sang dans les placers, que le *chief commissioner* faisait demander du secours aux populations du voisinage, afin de réprimer les excès des chercheurs d'or en révolte. Une agitation extrême régnait parmi les habitants du bourg qui, pour la plupart, avaient des intérêts aux mines ; on causait dans les rues avec animation ; on se communiquait les lettres qu'on avait reçues ; la consternation et l'effroi étaient peints sur tous les visages.

Clara venait de constater dans le jardin la disparition de deux nouveaux grains de rassade et elle se réjouissait de sa découverte, quand des cris et des lamentations s'élevèrent du côté de la maison. Au même instant elle entendit sa mère l'appeler d'une voix altérée, et elle s'empressa d'accourir.

Mme Brissot, tout en pleurs, et encore vêtue de sa robe du matin, était dans le petit salon ; elle tenait à la main une lettre qui venait d'arriver et qui devait être la cause de sa douleur. La bonne grosse Sémiramis ne paraissait pas moins affligée, et ses larges joues noires étaient sillonnées de larmes.

Clara demeura terrifiée à ce spectacle inattendu.

— Bon Dieu ! chère maman, qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle ; auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de mon père ?

— De mauvaises nouvelles ! oui répliqua Mme Brissot en serrant sa fille dans ses bras ; des nouvelles bien funestes... Ah ! ma chère enfant, notre prospérité est passée, notre bonheur est fini !... Maudit pays ! repaire de scélérats, de pillards et d'assassins !

— Par pitié ! maman, dit Clara qui pouvait à peine parler, apprenez-moi la vérité. Mon père...

— Lui volé, brûlé, égorgé ! s'écria Sémiramis en se tordant les mains de désespoir ; tout pillé, tout perdu... La sainte Vierge protéger nous !

— Serait-il possible ? reprit Clara en pâlisant ; mon cher et bien-aimé père !...

— Tiens ! lis sa lettre... je n'aurais jamais la force de te répéter ces terribles choses !

— Il écrit, il est donc vivant ? s'écria Clara ; Dieu soit loué ! Je peux maintenant tout apprendre.

— Il vit, grâce au ciel ? A quoi avais-tu donc pensé, petite ?... Il se porte bien, quoiqu'il ait été en grand péril ; mais nous sommes ruinés !

Clara n'écoutait plus et parcourait avidement la lettre de Brissot.

Cette lettre avait été écrite le lendemain de la catastrophe. Le négociant annonçait en peu de mots à sa famille la révolte des mineurs et la destruction complète de son store. Il était sobre de détails sur les dangers qu'il avait courus, de peur sans doute de frapper trop vivement l'imagination de sa femme et de sa fille ; cependant il disait : " J'ai été bien près de la mort la plus affreuse, la plus ignoble ; mais j'ai été sauvé par le vicomte de Martigny qui a été grièvement blessé en me défendant. Je ne pourrai jamais reconnaître dignement les services de ce noble et brave jeune homme. Moi-même ne vais-je pas devenir un objet de mépris et de pitié ? Le fruit de mes heureuses spéculations est entièrement perdu, et nous nous trouvons deux fois plus pauvres que le jour où nous avons abordé sur cette terre funeste ! "

Brissot terminait en annonçant que Martigny et lui étaient pour le moment en lieu de sûreté dans le *camp*, sous la protection de la force publique, et que, selon toute apparence, l'insurrection serait complètement domptée quand cette lettre arriverait à Dorling.

Après avoir terminé sa lecture, Clara se laissa tomber sur un siège, en proie à une douleur muette, tandis que sa mère et la négresse continuaient de se répandre en bruyantes lamentations.

— Comprends-tu, ma Clara, ma chère enfant ? dit Mme Brissot ; tous nos beaux rêves, les miens du moins, sont anéantis. Des marchandises qui ont coûté cent mille dollars ont péri en quelques heures, et ces marchandises rendues aux placers, en valaient le double... Nous ne nous relèverons jamais de ce désastre. Il nous faudra encore rester dans cet odieux pays où je me dessèche, où je vieillis à vue d'œil, où je ne peux manquer de mourir bientôt de chagrin et d'impatience ! "

Clara garda le silence ; mais elle se suspendit au cou de sa mère et la combla de caresses.

Mme Brissot, avec sa mobilité d'esprit ordinaire, reprit tout à coup :

— Eh bien ! Clara, que penses-tu maintenant de M. de Martigny ?... Voilà deux fois qu'il sauve la vie à ton père et qu'il s'expose pour lui aux plus terribles dangers... Ah ! j'avais vu tout d'abord qu'il ne ressemblait en rien aux gens que l'on rencontre habituellement ici ; un secret pressentiment m'avertissait, lorsque je lui donnai une lettre de recommandation pour Brissot, que je n'aurais pas lieu de m'en repentir. C'est une de ces natures généreuses comme on n'en trouve que dans notre chère et bien-aimée France ! "

Le souvenir de certaines insinuations du vicomte faisait que Clara écoutait avec regret l'éloge de Martigny sortant de la bouche de sa mère.

— Attendons, répondit-elle en baissant les yeux, que nous sachions d'une manière précise quel degré de reconnaissance nous devons à notre compatriote. Mon père est sur ce point d'une réserve peut-être excessive. Mais vraiment, ajouta-t-elle d'un ton différent, rien n'a-t-il pu être sauvé dans le désastre ? Sommes-nous ruinés sans ressources ?

— Sans ressources, ma fille ; les marchandises du store de B*** et celles de Dorling sont dues à plusieurs maisons de Melbourne, et nous avons seulement soixante mille dollars déposés à la Banque, quand il nous en faudrait le double... Nous qui étions à la veille de devenir millionnaires, nous pouvons nous trouver réduits à l'aumône !

— Quoi ! maman, si dans un mois, par exemple, il se présentait à payer une créance de dix... douze mille dollars, mon père serait donc dans l'impuissance de l'acquitter ?

— Dix... douze mille dollars !... Et où les prendrions-nous ? Je te répète que nous sommes en arrière de plus de soixante mille dollars, et si l'on en exigeait le paiement immédiat, il n'y aurait plus que la faillite..."

Clara se couvrit le visage de ses mains.

"Oh ! c'est un malheur, un grand malheur ! soupirait-elle.

La pauvre enfant venait de songer que, le diamant ne se retrouvant pas, elle serait entièrement à la merci du vicomte de Martigny.

Cette pensée la consternait autant que la ruine de sa famille, quand on entendit quelqu'un entrer dans le magasin ; Sémiramis courait au-devant de l'étranger, qu'elle supposait être un acheteur, mais elle s'arrêta en reconnaissant Richard Denison.

Le jeune magistrat était en costume de voyage. Il portait en bandoulière un fusil à deux coups et une paire de pistolets était passée dans sa ceinture. A travers les vitres, on entrevoyait, devant la porte du store, le vieux William à cheval et tenant par la bride la monture de son cheval.

Richard s'approcha de la mère et de la fille ; il leur dit avec une sensibilité bien différente de son flegme ordinaire :

"Que Dieu vous assiste, mesdames ! Je viens d'apprendre le malheur qui vous frappe et avant de partir, j'ai voulu vous voir pour vous offrir l'expression de ma sympathie.

— Quoi ! vous partez ? demanda Mme Brissot.

— Je vais aux mines ou le *chief commissioner* appelle tous les magistrats et tous les sujets de la reine, afin de prêter main-forte à l'autorité locale. Je conduis à B***, une vingtaine de volontaires et quelques constables que j'ai réunis à Dorling ; et comme toutes les populations des alentours ont reçu les mêmes ordres, nous pourrions sans doute maîtriser complètement la funeste rébellion qui vient d'éclater parmi les chercheurs d'or. Là-bas, je verrai M. Brissot, et je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi... Mais ne me chargez-vous pas de quelque message pour lui ?

— Je voudrais lui écrire, dit Mme Brissot en pleurant, mais dans ce premier moment, je n'en ai ni la force ni le courage. D'ailleurs, vous n'auriez pas le temps, je le vois, d'attendre ma lettre. Dites à mon mari, monsieur Denison, dans quelle affliction vous nous avez trouvés ; dites-lui que nous sommes brisées, anéanties...

— Et cependant, reprit Clara, non moins émue, n'oubliez pas, monsieur Richard, de lui dire combien nous remercions le ciel qui, au milieu de cette calamité, a préservé sa vie. Que deviendrons-nous, si mon pauvre père... Heureusement, Dieu l'a sauvé et c'est un sujet de grande consolation pour nous, quoique notre ruine doive avoir de bien fatales conséquences !"

Denison regardait ces dames en silence ; enfin il se rapprocha de Clara et lui dit timidement :

"Miss Brissot, il est un sujet sur lequel il m'est interdit depuis longtemps de vous entretenir ; mais la gravité des circonstances me détermine à vous adresser une question, au risque de vous déplaire : L'événement de B*** ne serait-il pas de nature à changer vos fâcheuses dispositions à mon égard ? Peut-être une autre personne qui était parvenue à surprendre votre affection et votre parole, sera-t-elle découragée par le revers de fortune qui vous frappe ; et alors, je vous prierais de vous souvenir..."

— Quoi ! monsieur Denison, interrompit Mme Brissot en souriant malgré ses larmes, pensez-vous à des projets qui, surtout maintenant, semblent inexécutables ?

— Miss Clara est-elle aussi de cet avis ? demanda Richard.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune fille avec accablement, l'abîme où je suis tombée est plus profond que jamais et je n'ai plus aucun espoir d'en sortir."

Denison fit un signe de douleur.

"Allons, Clara ! reprit Mme Brissot avec quelque aigreur, que signifient ces mystères ? Est-ce le moment

de songer à des enfantillages peut-être quand le malheur s'acharne après nous ?

— Des enfantillages, ma mère ? ah ! si vous saviez..."

— De grâce, madame, dit Richard tristement, ne tourmentez pas miss Clara à cause de moi... Je dois respecter ses secrets, attendre avec patience qu'il lui plaise de me témoigner quelque confiance... Mais, pardon ! les volontaires sont sans doute déjà en marche et il ne m'est pas permis de retarder mon départ, davantage."

En effet, on entendait un grand piétinement de chevaux à quelque distance de la maison, et William tournait fréquemment les yeux du côté de son maître, avec impatience.

"Adieu, mesdames ! adieu, miss Clara, reprit Denison avec cordialité ; je verrai M. Brissot aux placers et il saura qu'il peut disposer de ma fortune et de ma vie !... Quant à vous, si vous aviez besoin ici de quelques secours, en mon absence, adressez-vous, sans hésiter, au shérif, à qui je vous ai recommandées expressément et qui m'a promis de veiller avec un soin particulier à votre sûreté."

Il serra la main aux dames, selon l'usage anglais ; au moment de franchir le seuil de la porte, il dit encore à Clara d'une voix étouffée :

"Permettez-moi d'espérer, miss Brissot, qu'à mon retour, qui sera prochain, sans doute, je vous trouverai moins triste et plus favorable à mes vœux."

Clara voulait répondre, mais il n'attendit pas et sortit précipitamment.

Les dames regagnèrent le petit salon où elles se tenaient d'habitude.

"J'ignore, Clara, reprit Mme Brissot avec sévérité, pourquoi tu t'obstines à repousser la proposition si honorable pour nous, que M. Denison vient de renouveler tout à l'heure avec tant de délicatesse ! M. Denison est la première autorité du pays, il est le parti le plus convenable qui puisse se présenter pour toi, surtout dans les circonstances actuelles. Je ne céderai plus à des caprices ridicules et certainement ton père m'approuvera. J'exige donc que tu me donnes sur-le-champ tes motifs pour renoncer à ce jeune homme qui autrefois, je le sais, était loin de te déplaire."

Les angoisses de Clara se réveillèrent.

"Chère maman, je vous en conjure, ne me pressez pas à ce sujet, répliqua-t-elle ; s'il faut le dire, ce secret est de nature à augmenter vos chagrins, et n'avez-vous donc pas assez appris de funestes nouvelles depuis quelques heures ?

— Une funeste nouvelle... un secret alarmant ! répéta Mme Brissot ; n'importe ! je veux savoir enfin la vérité. Parle, je suis prête à tout.

— Pas en ce moment, chère maman, je vous en supplie, dit Clara dans un trouble inexplicable ; je n'aurais pas la force de vous faire cet aveu, vous n'auriez pas la force de l'entendre... ayez pitié de moi, ayez pitié de vous-même !"

Elle joignait les mains et paraissait si malheureuse, que sa mère en fut touchée.

"Mon Dieu ! dit Mme Brissot avec une sorte de terreur, de quel malheur sommes-nous encore menacés ?... Eh bien ! calme-toi mon enfant ; je t'accorderai quelques heures de répit ; mais ce soir, entends-tu bien ? ce soir, je serai inexorable.

— Ce soir, ma mère ?

— Oui, car aucune réalité ne pourrait égaler l'anxiété mortelle que me causent tes paroles énigmatiques... aussi, je le jure, je n'attendrai pas davantage, dussé-je mourir en apprenant ce que tu m'as caché jusqu'ici."

Et elle s'enfuit dans sa chambre, comme si elle eût craint de se laisser attendrir par de nouvelles instances de sa fille.

Demeurée seule, la pauvre Clara tomba dans une morne rêverie ; elle redoutait plus que la mort l'obligation où elle se trouvait de révéler à sa mère l'histoire du diamant de Martigny ; il lui semblait dans sa candeur, qu'elle avait encouru de graves reproches, mais comment se refuser à la demande si légitime de Mme Brissot ? En vain, elle y songeait ; son imagination ne lui suggérait aucun prétexte, aucun subterfuge pour échapper à cette nécessité.

Une partie de la matinée s'écoula ; les angoisses de

Clara allaient toujours croissant. Son amie Rachel Owens vint la distraire un peu de ses sombres pensées. Rachel, ayant appris le désastre de B***, avait voulu offrir aux dames Brissot son compliment de condoléance ; et, comme son père était parti pour remplir ses fonctions d'arpenteur à quelque distance de Dorling, elle annonça l'intention de passer au store le reste de la journée, comme cela lui arrivait quelquefois pendant les absences forcées de M. Owens.

Clara, malgré ses préoccupations, accueillit sa compagne avec amitié, et bientôt elles se rendirent dans le petit jardin où elles travaillaient à l'ombre des arbres pendant la chaleur du jour. Clara était en train d'énumérer distraitemment à miss Owens les fausses perles et les verroteries enlevées récemment par les invisibles chlamydères, quand on entendit la voix de Sémiramis du côté de la maison. La négresse venait d'introduire dans le jardin un Australien revêtu de ses peaux d'opossum, et, après lui avoir indiqué Clara, elle rentra dans le store. Cet Australien, qui se mit à courir en dansant vers les jeunes demoiselles, était notre ancienne connaissance Tête-de-Crin.

Quand il fut près d'elles, le sauvage s'écria en employant tout ce qu'il savait d'anglais :

"Ah ! Clara, beaucoup, beaucoup cowris... beaucoup berceaux... beaucoup Clara !"

Il battait des mains, gambadait et faisait des grimaces qui, en tout autre moment eussent fort divertis les rieuses jeunes filles.

"Bon Dieu ! miss Owens, demanda Clara vivement, comprenez-vous ce qu'il dit ?

— Il n'y a pas à s'y méprendre, ma chère ; il nous annonce que, selon notre désir, il s'est mis à la recherche des chlamydères et qu'il a trouvé plusieurs berceaux de ses oiseaux.

— Serait-il possible ? Mais alors je pourrais espérer... oh ! interrogeons-le, ma chère Rachel ; de grâce assurons-nous que vous ne vous trompez pas."

En employant tour à tour l'anglais, quelques mots de l'idiome indigène et surtout le langage des signes, on questionna de nouveau le sauvage. Après bien des malentendus, inévitables dans un pareil entretien, on se confirma dans l'interprétation de Rachel ; Tête-de-Crin, depuis la visite des dames à Walker-station, avait été constamment en quête des berceaux de chlamydères ; aidé de sa lubra et de ses enfants, il avait réussi dans ses perquisitions et accourait à Dorling pour annoncer qu'il avait découvert plusieurs berceaux.

Clara, dès qu'elle fut sûre du fait, ne put cacher sa joie.

"Il importe maintenant de savoir, reprit-elle d'une voix tremblante, si ces berceaux sont bien éloignés d'ici, et dans quelle partie du pays ils se trouvent."

Rachel, fort impatiente elle-même d'éclaircir ce point important, s'empressa de transmettre la question de Clara à Tête-de-Crin.

"Dans le *Maaly-scrub*," répliqua-t-il.

Clara demeura terrifiée :

"Ce *Maaly-scrub* ou désert des *Maalys*, dit-elle à Rachel, n'est-il pas cette contrée inhabitée et inhabitable qui commence à Walker-station et qui s'étend dit-on, à des centaines de milles en tous sens ? Mais, ma chère miss Owens, comment s'aventurer dans ces régions sauvages, où les plus hardis explorateurs européens n'ont jamais, dit-on, osé pénétrer.

— Songez donc, chère Clara, que les indigènes eux-mêmes ne s'engagent pas bien avant dans les bois, et sans doute notre ami Tête-de-Crin n'a pas poussé ses investigations à une grande distance de sa demeure ordinaire. D'ailleurs, on ne risquerait pas de s'égarer en le prenant pour guide."

Cependant elle demanda quelle distance séparait Walker-station des constructions des chlamydères, et elle eût la satisfaction d'apprendre qu'elles avaient été découvertes dans un rayon de deux ou trois milles autour de la station.

"Deux ou trois milles, répéta Rachel, ce ne serait qu'une promenade."

Et elle parut réfléchir aux moyens d'exécution d'un projet encore en germe dans son esprit.

"Rachel, reprit Clara, lors de notre promenade sur la lisière du *Maaly-scrub*, nous demandâmes à

Tête-de-Crin, s'il trouvait des berceaux, de nous apporter quelques-uns des ornements accumulés en grand nombre à l'entrée des tonnelles de chlamydères ; a-t-il donc oublié notre commission ?

— Vous avez raison, ma chère, répliqua miss Owens, et j'ai moi-même répété ces recommandations à son fils Nez-Percé, qui, ne vous en déplaît, est plus intelligent que lui... Je gage qu'ils s'en sont souvenus l'un et l'autre."

Et elle transmit à l'Australien la question de Clara. Tête-de-Crin en saisit facilement le sens ; il fouilla dans un sac de peau qui était suspendu à son côté, et en tira une poignée de cailloux cristallisés, de graines aux couleurs éclatantes, de morceaux de métal poli, de coquillages ; on eût dit ces fragments de clinquant, ces mille brimborions qui, par leur arrangement symétrique, produisent de si ravissants dessins dans un kaléidoscope.

Comme les deux amies émerveillées en faisaient l'inventaire, Clara tout à coup poussa un cri d'étonnement et de joie.

— Miss Owens, dit-elle en désignant un objet de petite dimension perdu au milieu d'une foule d'autres bagatelles brillantes dans la main noire et calleuse de Tête-de-Crin, ne me trompé-je pas?... Ne reconnaissez-vous pas comme moi..."

L'émotion l'empêcha d'achever.

Les yeux de Rachel se portèrent sur plusieurs grains de métal jaune dont l'éclat surpassait celui des coquilles nacrées et des carapaces d'insectes qui les entouraient.

— Je vous comprends, Clara, répliqua-t-elle ; ce sont en effet des pépites d'or natif que les bower-birds auront dérobées aux placers du voisinage. En vérité, il y en a là pour plusieurs dollars.

— Que m'importent ces grains d'or ? s'écria Clara d'un ton d'impatience ; je vous montrais ceci... ceci... Ne vous semble-t-il pas..."

— Eh ! c'est un des grains de rassade que nous avons déposés dans le jardin et qui ont été enlevés ces jours derniers par les oiseaux !

— Vous le reconnaissez aussi ? Il est donc vrai ?

Aucune erreur n'était possible, en effet ; le grain de verre découvert par l'Australien était d'une forme et d'une couleur qui le rendaient très reconnaissable. Pour plus de sûreté, les deux jeunes filles le comparèrent aux autres perles fausses demeurées en leur possession, et le trouvèrent identique.

— La conclusion de tout ceci, dit gaiement Rachel, c'est que les chlamydères dont on vient de découvrir les berceaux sont précisément ceux qui nous volent avec tant d'effronterie."

Cette assurance parut redoubler l'agitation de Clara.

— La Providence se déclare décidément pour moi ! s'écria-t-elle ; maintenant, chère miss Owens, j'ai le plus grand intérêt à connaître l'endroit où ces mystérieux oiseaux entassent les petits objets qu'ils dérobent. Cet endroit, je veux m'y rendre sur-le-champ... Il y va de mon bonheur, de mon repos, de mon honneur même ! Il faut que je parte à l'instant pour le Maaly-Scrub.

— Qu'avez-vous donc encore, Clara ? demanda Rachel tout effarée ; d'où vous vient cette curiosité déraisonnable ? Ne sauriez-vous attendre quelques jours que mon père ait l'occasion de nous conduire à Walker-station ?

— Je ne puis pas attendre un jour, Rachel, pas une heure... Une inexorable nécessité me presse ! Demain peut-être il serait trop tard.

— Tout ceci n'est pas naturel, Clara ; et je vous prie de m'expliquer..."

— Je ne saurais rien expliquer, ma bonne Rachel, du moins en ce moment... Sachez seulement que si je n'allais pas aujourd'hui même vérifier l'heureuse découverte de Tête-de-Crin, demain peut-être je serais morte de douleur et de honte."

L'Anglaise embrassa son amie et lui dit d'un ton affectueux :

— Vous me faites peur, Clara ; mais tranquillisez-vous, il est un moyen de vous satisfaire. Moi aussi, je désire ardemment de voir au plus tôt ces rares merveilles du désert australien ; écoutez-moi donc. Mon

père est absent, mais il a laissé à la maison le char à bancs qui nous a servi déjà dans plusieurs promenades et le cheval qu'on y attelle d'ordinaire. Je vais commander à John, notre domestique noir, de mettre le cheval au char à bancs et de nous conduire à Walker-station. La journée est encore peu avancée ; en deux heures nous aurons atteint la lisière du Maaly-Scrub ; deux autres heures nous suffiront amplement pour visiter les berceaux, sous la conduite de Tête-de-Crin, et nous pourrions encore être de retour ici à la chute du jour... Eh bien, ma chère, que dites-vous de mon plan ?

On connaît la liberté, peut-être excessive, que les mœurs accordent aux jeunes filles en Amérique et dans les colonies anglaises. Aussi miss Owens parlait-elle comme d'une chose toute simple, de faire une excursion de plusieurs lieues, dans un désert justement redouté, avec une amie de son âge, sans autre protection que celle d'un vieux noir assez mal pourvu de courage. Mais Clara, élevée en France, n'était pas encore façonnée à ces habitudes aventureuses et elle parut effrayée de la hardiesse du projet.

— Chère miss Owens, dit-elle, ne serions-nous pas exposées à bien des dangers si nous allions ainsi toutes seules ?

— Des dangers ! et quels dangers pourrions-nous craindre, Clara ? demanda Rachel avec un étonnement naïf. N'avons-nous pas déjà fait ensemble plus d'une promenade du même genre aux environs de Dorling ? Celle-ci sera un peu plus longue que les autres, voilà tout. Je gage que nous ne rencontrerons pas une créature humaine par les chemins jusqu'à la station Walker. John m'est très attaché et il saurait bien nous garantir de toute offense. D'ailleurs, il faudra bien que nous donnions une place, sur le siège de la voiture, à votre ami Tête-de-Crin qui, de son côté, pourrait nous défendre en cas de nécessité. Encore une fois, cette excursion ne présente aucune difficulté sérieuse. On ne doit pas être ainsi embarrassé de tout, Clara, et vous autres Françaises, vous êtes par trop timides !

La tranquillité de miss Owens rendit le courage à Clara, qui finit par considérer comme possible et même facile l'exécution du projet dont elle avait été effrayée tout d'abord.

— Excusez-moi, ma bonne Rachel, reprit-elle ; j'aurais dû, comme toujours, m'en rapporter à vous... Mais pourrions-nous vraiment être de retour à Dorling avant la nuit ?

— Nous le pourrions sans aucun doute. Nous avons encore huit heures de jour, et, je vous l'ai dit, il ne nous faut pas plus de quatre heures pour aller et pour venir.

— Alors, partons sans retard ; chère miss Owens, ne perdons pas une minute ; et, si nous réussissons dans notre entreprise, vous saurez un jour quel immense service vous m'aurez rendu."

Elles combinèrent avec rapidité les moyens d'accomplir leur dessein. Il fut convenu qu'on ne dirait pas à Mme Brissot le but réel de cette excursion, de peur de l'alarmer, et que l'on avouerait seulement une de ces promenades comme miss Owens en faisait souvent avec son amie pour rechercher des fleurs et des insectes. Tête-de-Crin, de son côté, fut prévenu que l'on partirait dans quelques instants pour le Maaly-Scrub, et on le pria d'aller attendre les dames à la sortie de la ville, où on le prendrait en passant. Cette détermination, et quelques cadeaux en vivres et en menues merceries, dont Clara jugea convenable de le gratifier, comblèrent de joie et d'orgueil l'honnête Australien, qui sortit en gambadant.

Miss Owens elle-même ne tarda pas à quitter sa compagne, afin de tout préparer pour le départ, car on ne doutait pas du consentement de Mme Brissot.

Cependant, lorsque Clara vint demander à sa mère la permission de s'absenter, elle éprouva un embarras extrême en songeant qu'il fallait la tromper, ou du moins ne pas lui dire toute la vérité. Mme Brissot fut frappée du trouble de sa fille, et répondit avec douceur :

— Je ne vois aucun inconvénient, chère petite, à ce que tu sortes avec miss Owens. Quand nous passerions

le temps à nous lamenter, cela nous rendrait-il ce que nous avons perdu ? Distrais-toi puisque l'occasion s'en présente ; je voudrais encore avoir l'heureuse insouciance de ton âme !

Cette bonté accrut les remords secrets de Clara qui faillit se trahir.

— Moi insouciant, chère maman ! répliqua-t-elle. Ah ! vous ne pouvez soupçonner combien cette indifférence est loin de mon cœur !

— Bien, bien, mon enfant ; va donc à cette partie de plaisir, elle te fera du bien, elle te calmera... Sur-tout n'oublie pas, ajouta-t-elle d'un ton plus grave, que tu m'as promis pour ce soir un aveu auquel je tiens, et prépare ton courage pour ce moment-là, si tu crois réellement avoir besoin de courage."

Le souvenir de sa promesse étouffa dans le cœur de Clara toute velléité d'expansion ; ses yeux se séchèrent, et, après avoir embrassé sa mère, elle se retira dans sa chambre pour opérer à sa toilette quelques changements indispensables.

Peu d'instants plus tard on entendit le char à bancs de Rachel s'arrêter à la porte du store ; Clara était déjà prête. Au moment de partir, miss Owens dit par mesure de précaution à Mme Brissot, qui était venue accompagner les voyageuses sur le seuil de la porte :

— Ne vous inquiétez pas, chère dame, si nous rentrons un peu tard ; nous nous proposons de pousser assez loin notre promenade aujourd'hui.

— Il suffit, miss Owens ; ne vous attardez pas trop pourtant, et ramenez-moi Clara plus gaie qu'elle n'est en ce moment... Ah ! s'il était en mon pouvoir de m'égayer aussi !... mais de meilleurs jours viendront peut-être !

Elle rentra dans la maison et la voiture s'éloigna. A la sortie du bourg on trouva Tête-de-Crin qui attendait à la place indiquée, et qui s'empressa de grimper sur le siège, à côté de John, puis le char à bancs se dirigea rapidement vers la partie déserte du pays.

Mme Brissot n'avait montré aucune inquiétude, et quand elle revint prendre sa place dans le magasin, peut-être avait-elle oublié déjà une circonstance aussi insignifiante que le départ de Clara pour une courte promenade. Mais elle devait payer bien cher cette sécurité ; la journée se passa, puis la nuit suivante, puis une partie de la journée du lendemain, et elle ne vit revenir ni Clara, ni miss Owens, ni aucun de ceux qui avaient accompagné les deux jeunes filles dans cette hasardeuse excursion.

XIV

LE DÉSERT DES MAALYS

Comme nous l'avons dit déjà, la hardiesse de Clara et de Rachel, qui s'aventuraient dans des solitudes dangereuses, sans autre protection que celle d'un domestique noir et celle d'un sauvage, eût été inexcusable partout ailleurs et sous l'empire d'autres usages. Mais, dans les colonies anglaises et américaines, le respect pour les femmes est universel et les femmes en ont conçu une si grande confiance, qu'elles se hasardent souvent à exécuter seules des entreprises qui, dans la vieille Europe, nécessiteraient l'intervention d'un mari, d'un père ou d'un tuteur. C'était la conscience de cette autorité incontestée, l'habitude de l'exercer sans péril qui avaient décidé miss Rachel Owens à ce voyage ; et elle l'entreprenait avec autant de sérénité que s'il se fut agi, en effet, de récolter des fleurs ou capturer des papillons autour de Dorling-station.

Clara, plus réservée et dépourvue d'initiative, comme la plupart des jeunes Européennes, ne vit pas d'abord cette escapade des mêmes yeux que sa compagne. A mesure que l'on s'éloignait des lieux habités, elle songeait davantage à l'immensité des déserts où l'on allait s'engager, à la férocité de certaines tribus indiennes ; parfois aussi elle se représentait la gare sinistre de Burley.

ELIE BERTHET

(A suivre)